NUMÉRO 83

Illinois U Library
France

26 MAI 1951

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
EDOUARD VII
DIRECTION PIERRE BÉTEILLE

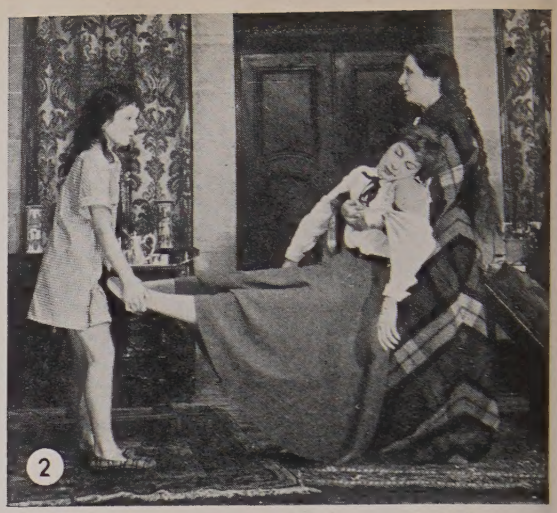
SUZY PRIM
JEAN WALL
ET
YVES VINCENT
DANS
TAPAGE NOCTURNE

Comédie de MARC GILBERT SAUVAJON
Mise en scène de JEAN WALL
Décors de RENÉ MOULAERT - Robes de PIERRE BALMAIN
AVEC
DENISE CLAIR
Ex-pensionnaire de la Comédie-Française
ET
RENÉ BLANCART
SUZANNE GREY
CAMILLE CORNEY
CHRISTIANE LENIER
AVEC
PIERRETTE SIMONET
AVEC
RAYMOND-GIRARD
ET
MONA DOLL

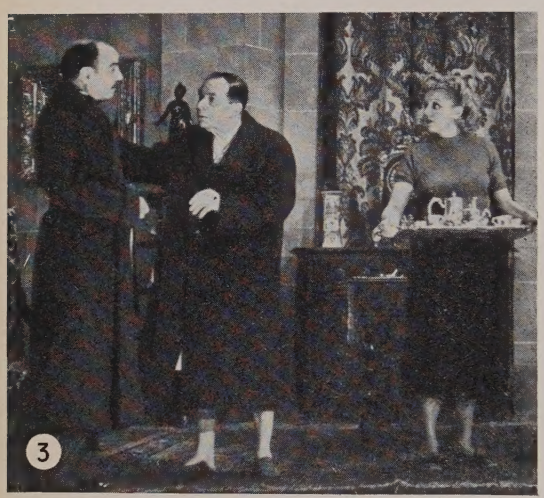
TOUS les SOIRS à 21 H. (sauf Lundi) - MATINÉE : Dim. et Fêtes à 15 H. - LOCATION OUVERTE DE 11 H à 18 H
OPÉ. 67-90

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Armand. Isabelle. Maria. Frédéric.



Isabelle. Caroline. Gertrude.



Frédéric. Armand. Estelle.

1 ISABELLE. — *Les Varescot, cette grande famille si étroitement unie...* (ACTE PREMIER.)

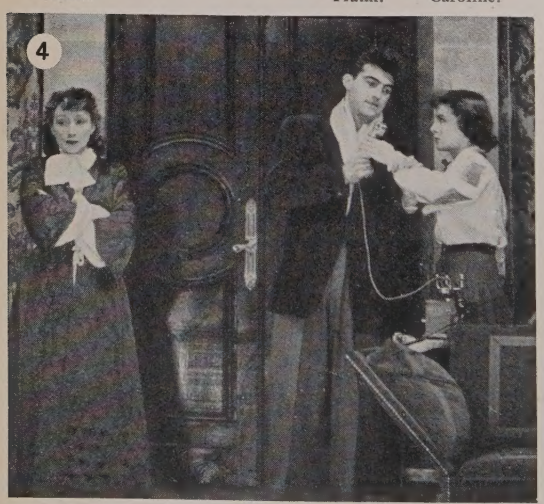
2 ISABELLE. — *Quand je pense à tout ce que je vais avoir à enterrer dans cette maison !...* (ACTE PREMIER.)

3 FRÉDÉRIC. — *Je voudrais bien savoir qui est le chef de la famille désormais, Maria ou moi ?* (ACTE PREMIER.)

4 FRANK. — *Les Varescot se tuent entre eux, ma petite !* (ACTE PREMIER.)

5 ESTELLE. — *Je vous l'avais assez dit de partir avant minuit ! C'était l'heure de M. Cyprien !* (ACTE II.)

Maria. Frank. Caroline.



Estelle. Frank.

TAPAGE NOCTURNE

Comédie en deux actes de
MARC-GILBERT SAUVAJON

A Lucienne.
M.-G. S.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 12 mars 1951, au théâtre Edouard-VII, dans une mise en scène de JEAN WALL, des décors de RENÉ MOULAERT et avec la distribution suivante :
(par ordre d'entrée en scène)

Armand Varescot	*Camille CORNEY*
Frédéric Varescot	*René BLANCART*
Maria Varescot	*Suzy PRIM*
Gertrude Varescot	*Mona DOLL*
Sylvie Varescot	*Denise CLAIR*
Isabelle Sauvin	*Pierrette SIMONET*
Caroline Pelletier	*Christiane LENIER*
Estelle	*Suzanne GREY*
Frank Varescot	*Yves VINCENT*
Legrand	*Jean WALL*
Gilbert Sauvin	*RAYMOND-GIRARD*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Marc-Gilbert SAUVAJON.

Supplément au N° 293 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

Le hall de la demeure des Varescot à Joillac, aux environs de Limoges. A gauche, au premier plan, la porte de l'appartement d'Armand Varescot et de sa femme, Gertrude. Au fond, à gauche, un escalier de bois verni qui mène aux étages. Entre l'escalier et le mur de droite, une large baie vitrée qui donne sur le parc. A droite, au centre du mur, la porte en pan coupé du bureau de Cyprien Varescot, le grand-père.

Mobilier assez disparate, mais cossu, dans les teintes neutres et vieillottes. Seule tache vive, un immense divan recouvert de velours rouge. Une horloge ancienne de campagne qui sonne en carillon Westminster les quarts, les demies et les heures.

Pendant que le rideau se lève l'horloge sonne les quatre quarts de 2 heures. C'est la nuit. Pénombre sur l'ensemble du décor. Un rai de lumière filtre sous la porte du bureau de Cyprien.

On entend, étouffé, le bruit d'une machine à écrire. Puis le bruit cesse brusquement.

Un sourd grondement de meubles remués lui succède. Puis, soudain, le choc sourd de la chute d'un corps qui précède d'une fraction de seconde un cri strident. En même temps le rai de lumière disparaît sous la porte du bureau.

La maison s'anime. On entend une porte qui claque et celle de gauche s'ouvre brusquement, livrant passage à Armand Varescot. Il est pieds nus et vêtu d'une chemise de nuit de simple toile qui lui tombe sur les talons.

ARMAND, *d'une voix affolée.* — Qu'est-ce que c'est ?

Frédéric Varescot paraît en pyjama en haut de l'escalier. Il y a là un commutateur. Il fait la lumière.

FRÉDÉRIC. — Tu n'es pas fou de crier comme ça ?

ARMAND. — Mais ce n'est pas moi ! Quelqu'un a crié... Ça venait du bureau de père !

FRÉDÉRIC, *inquiet.* — Du bureau de père ?... Tu es sûr ?

Il descend tout en parlant.

ARMAND. — Non... Il me semble...

Côte à côte les deux frères regardent la porte du bureau.

FRÉDÉRIC. — On n'entend plus rien...

ARMAND. — C'était un cri horrible, Frédéric...

Apparition de Maria Varescot en haut de l'escalier. Elle est en robe de chambre. Elle descend rapidement.

MARIA, *descendant.* — Qu'est-ce qui se passe ?...

FRÉDÉRIC. — Tu as entendu crier, toi aussi ?

MARIA. — Vaguement. Qui est-ce ?

FRÉDÉRIC. — Armand prétend que cela venait du bureau de père.

ARMAND. — Je ne prétend rien, j'ai dit qu'il me semblait...

FRÉDÉRIC. — Père m'avait prévenu qu'il travaillerait tard cette nuit. Il comptait faire venir la secrétaire.

ARMAND. — Elle est arrivée vers 10 heures. J'ai reconnu le timbre de sa bicyclette.

MARIA. — Tu l'as entendue repartir ?

ARMAND. — Non, mais je dormais.

FRÉDÉRIC. — Il est plus de 2 heures. Père doit être couché...

MARIA. — Pas dans sa chambre, en tout cas. Je l'entends toujours quand il traverse le couloir, à cause de sa jambe.

ARMAND. — Alors il est encore dans le bureau... Il faudrait aller voir...

FRÉDÉRIC. — Merci. La dernière fois que j'ai essayé, il m'a jeté sa canne à la figure ! Et il m'a dit hier soir : « Surtout, qu'on me f... la paix ! »

A ce moment Gertrude paraît par la porte de gauche. Elle est en chemise de nuit, comme Armand, et en papillotes.

GERTRUDE. — Armand ! Tu n'es pas un peu fou de te promener en chemise de nuit à une heure pareille ? Tu te prends pour un gigolo ?

MARIA. — Vous avez entendu crier, vous, Gertrude ?

GERTRUDE, *à Armand.* — Et pieds nus par-dessus le marché ! Un parquet que je viens à peine de passer à l'encaustique !

FRÉDÉRIC. — On vous demande si vous avez entendu crier !

GERTRUDE. — Pardon, Frédéric, mais c'est moi qui cire, ici ! Tant pis si ça vous énerve ! Non, je n'ai pas entendu crier. Qui a crié ?

ARMAND. — Personne. Enfin, on ne sait pas... J'ai entendu un cri...

GERTRUDE. — Ce n'est pas une raison pour attraper une bronchite. Je vais te chercher tes pantoufles...

Elle entre dans l'appartement de gauche. Au même moment Sylvie paraît en haut de l'escalier. C'est une belle fille un peu vulgaire et très charnelle. Déshabillé vaporeux. Elle a pris le temps de se maquiller et de se peigner.

SYLVIE, *dramatique.* — Mon Dieu ! C'est horrible !

Elle descend vers eux. Ils la regardent.

FRÉDÉRIC. — Tu as entendu quelque chose ?

SYLVIE. — Un cri ! C'était affreux ! J'ai bondi hors de mon lit !

MARIA. — Tu as pris ton temps pour bondir.

SYLVIE. — Mille excuses, tante Mia, mais il fallait que je m'habille. Je suis la débauchée de la famille, moi. Je dors toute nue.

FRÉDÉRIC, *machinal.* — Sylvie ! Voyons !

SYLVIE. — Revenons au cri. Qui a crié ?

ARMAND. — On ne sait pas. Il m'avait bien semblé au premier abord que cela venait du bureau de ton grand-père, mais maintenant...

Retour de Gertrude qui porte une vieille paire de pantoufles de feutre doublées de lapin et un grand châle noir de laine tricotée.

GERTRUDE. — Tiens. Ce sont tes pantoufles d'hiver. Et mets-toi ça sur les épaules !

Armand obéit pendant que la conversation se poursuit.

SYLVIE. — Ce n'était pas la voix de grand-père, en tout cas !

ARMAND. — Oh ! non. On aurait dit une femme...

FRÉDÉRIC. — La secrétaire, alors ?

GERTRUDE. — Je ne vois pas pourquoi la secrétaire aurait crié. D'ailleurs il est plus de 2 heures. Il y a belle lurette qu'elle a dû aller se coucher, cette petite ! Cyprien aussi, naturellement. On verrait la lumière sous la porte.

MARIA. — Père n'est pas dans sa chambre.

SYLVIE. — Il y a un divan dans le bureau. Ce ne serait pas la première nuit qu'il y passerait !

FRÉDÉRIC. — C'est exact.

GERTRUDE. — Allons nous coucher. J'ai mes confitures à préparer, moi, demain !

ARMAND. — Après tout, ce cri venait peut-être de dehors. Quand on dort, vous savez... Tu viens, Maria ?

MARIA. — Je n'aime pas ça... J'ai bien envie d'aller voir... *(Elle va vers la porte du bureau et actionne doucement le loquet. La porte résiste. Maria se retourne.)* C'est fermé à clef de l'intérieur.

ARMAND. — Il s'enferme toujours quand il travaille...

FRÉDÉRIC. — S'il travaillait on verrait la lumière sous la porte.

GERTRUDE. — Il s'est peut-être enfermé pour dormir tranquille ? Méfiant comme il est !

SYLVIE. — Si jamais tante Mia le réveille, il va être furieux. Vous savez qu'il a horreur de ça. Il n'arrive plus à se rendormir.

ARMAND. — C'est vrai. Il vaudrait peut-être mieux...

Apparition d'Isabelle Sauvin en haut de l'escalier. Quatorze ans. Jolie. Elle est en pyjaveste, les jambes découvertes jusqu'en haut des cuisses, les deux mains enfoncées dans les poches.

ISABELLE, *en haut de l'escalier.* — Hello ! Qu'est-ce qui arrive ? Le bateau coule ?

MARIA. — Nous n'avons pas besoin de toi, Belle. Va te recoucher !

ISABELLE, *descendant.* — Jamais de la vie ! Vous êtes bien trop mignons, en Pères Noël !

SYLVIE. — Tu as entendu crier, chérie ?

ISABELLE. — Crier ? Non, maman. Qui a crié ?

ARMAND. — On ne sait pas. Tu aurais dû mettre ton pantalon de pyjama, mon petit. Tu vas t'enrhumer.

ISABELLE, *riant.* — Mais il n'y a pas de pantalon, oncle Armand. C'est un pyjaveste !

SYLVIE. — Une pyjaveste, chérie. Veste est du féminin.

ISABELLE. — Mais pyjama est du masculin !

FRÉDÉRIC. — Si nous sommes ici pour discuter du sexe des pyjavestes, je vais me coucher ! *(Il éternue.)* Et allez donc !

SYLVIE. — Ah ! nous avons l'air malin à piétiner devant cette porte sans oser frapper, sous prétexte qu'il y a derrière un vieillard acariâtre qui pourrait se réveiller !

FRÉDÉRIC, *sévère.* — Tu parles de ton grand-père, Sylvie !

SYLVIE. — Des grands-pères comme ça, tu sais...

FRÉDÉRIC. — Sylvie !

GERTRUDE, *riant.* — Elle n'a pas encore digéré la paire de claques qu'il lui a donnée la semaine dernière.

SYLVIE, *venimeuse.* — Oh ! vous, l'Alsacienne, ça va ! Si vous saviez ce qu'il pense de vous !

GERTRUDE, *furieuse.* — En attendant, je n'ai pas couché avec le préfet, moi !

SYLVIE. — Je pense bien ! Il n'est pas fou, le préfet !

MARIA, *la voix égale.* — Sylvie, Gertrude, taisez-vous.

Et elles se taisent, matées.

ISABELLE, *doucement.* — Les Varescot, cette grande et belle famille si étroitement unie... *(Maria se retourne et la gifle à toute volée, froidement, sans aucune colère. La gosse encaisse sans broncher. Elle n'a même pas ôté les mains de ses poches. Elle regarde Maria bien en face.)* Bravo. Celle-là est encore mieux réussie que la dernière.

MARIA, *calme.* — Si tu étais allée te coucher quand je te l'ai dit...

ISABELLE, *avec un petit sourire.* — On devrait toujours t'écouter, tante Mia !

SYLVIE. — Dites donc, Maria, je n'aime pas beaucoup que vous vous permettiez de gifler ma fille ! Je suis assez grande pour la corriger moi-même !

MARIA, *froide.* — Il est encore temps.

FRÉDÉRIC. — Et à part ça, qu'est-ce qu'on fait ? *(Il éternue.)* Cette fois, ça y est. J'ai gagné !

MARIA. — Allons nous coucher. Père doit dormir dans le bureau. A demain... *(A Isabelle :)* Passe devant, toi !

Les mains toujours dans les poches, Isabelle obéit en sifflotant et va vers l'escalier. Maria la suit. Sylvie et Frédéric ferment la marche. Armand et Gertrude vont vers la porte de gauche.

ARMAND. — Bonne fin de nuit !

Personne ne lui répond. Mais au moment où ils vont disparaître une sorte de gémissement sourd se fait entendre, venant du bureau. Ils se retournent tous d'un seul bloc. Ils se regardent.

MARIA. — Cette fois, ça vient bien du bureau ! Père est malade !

Ils convergent tous vers la porte du bureau. Ils se massent. On entend une autre plainte. Ils se regardent, apeurés.

ARMAND, *dans un souffle.* — Ce n'est pas lui...

On entend maintenant de vagues bruits. Puis la lumière s'allume sous la porte.

SYLVIE, *dans un souffle.* — La lumière sous la porte...

On entend la clef tourner dans la serrure et le loquet de la porte se met à tourner avec un grincement léger. C'est assez lent pour être angoissant. Puis la porte s'ouvre et Caroline Pelletier paraît, titubante. C'est la secrétaire. Elle est très jolie, très jeune. Elle s'accote au chambranle et promène sur les Varescot un regard de folle. Elle a les cheveux dans les yeux, le corsage largement déchiré découvrant l'épaule nue. Elle fixe le groupe de ses yeux vides.

CAROLINE, *sans intonation aucune.* — M. Varescot

est mort. *(Ils ne réagissent même pas. Ils continuent de la regarder. Maria fait brusquement un pas en avant. C'est un mouvement qui doit avoir le sens, la spontanéité d'un véritable cri. Mais elle ne dit rien. Elle aussi regarde Caroline.)* Je... Je l'ai tué.

Et elle s'écroule évanouie, le buste en avant. Tous les regards ont suivi sa chute, mais personne ne fait un geste. Ils sont pétrifiés. Puis soudain, sans un mot, ils se précipitent tous vers le bureau, sauf Gertrude, qui se penche sur Caroline, et Isabelle, qui hésite au seuil de la porte ouverte. On entend un cri étouffé de Maria.

GERTRUDE, *nette.* — Pas toi, Isabelle ! Viens ici ! *(Isabelle se détourne à regret de la porte et vient vers Gertrude.)* Aide-moi à la porter sur le divan.

Isabelle obéit. A elles deux elles ont réussi à soulever Caroline. Elles la portent vers le divan.

ISABELLE. — Et grand-papa, alors ?

GERTRUDE. — Il a le temps, lui !...

Elles installent la jeune fille, l'étendent. Gertrude dispose un coussin sous sa tête.

ISABELLE. — J'aurais bien voulu le voir quand même...

GERTRUDE, *tapant dans les paumes de Caroline.* — Ça t'intéresse ? Tu es verte de peur.

ISABELLE. — Je ne suis plus une enfant, tante Gertrude. Il faut que je commence à m'habituer à voir des morts. Quand je pense à tout ce que je vais avoir à enterrer, dans cette maison !

GERTRUDE, *placide.* — Ah ! oui ?

ISABELLE. — Dame ! Deux oncles, une tante, un grand-père, papa, maman, toi... Des fois j'en rêve la nuit. Tous ces corbillards qui se suivent... Je me réveille en larmes. C'est terrible.

GERTRUDE, *relevant la tête de Caroline.* — Tu n'as qu'à rêver d'autre chose. Ça t'arrive souvent ?

ISABELLE. — Surtout les jours où tu fais de la choucroute.

Gertrude se redresse, furieuse.

GERTRUDE. — Parce que tu ne sais pas la manger ! La choucroute, ça ne s'avale pas ! Ça se mâche ! Je te l'ai dit cent fois, mais ce que je dis ou rien... Tiens, file plutôt à la lingerie et rapporte-moi le flacon de sels qui est sur l'étagère ! Ça vaudra mieux ! *(Isabelle monte l'escalier en courant. Gertrude hausse les épaules et grommelle :)* Quatorze ans et ça ne sait pas encore mâcher ! *(Elle se penche de nouveau sur Caroline. A ce moment, Maria, Sylvie, Armand et Frédéric sortent du bureau en silence. Sylvie et Frédéric soutiennent Armand, qui appuie un mouchoir sur sa bouche. Maria ferme la marche. Elle repousse la porte et reste adossée au battant, le visage baissé. Gertrude vient vers eux, inquiète.)* Armand ! Qu'est-ce que tu as ?

ARMAND. — Rien... Envie de vomir. Ne t'inquiète pas...

GERTRUDE. — Faites-le asseoir. *(On installe Armand dans un fauteuil. Gertrude lui prend le mouchoir des mains et lui tamponne les tempes.)* Aussi, j'étais sûre que ça allait te retourner ! Avec le foie que tu as !

SYLVIE. — Oui. Et on dit que les vieillards n'ont plus de sang ! Tu devrais boire un peu d'arquebuse, oncle Armand.

GERTRUDE. — Non, non ! Laissez-le tranquille. Ça suffit comme ça ! *(A Armand :)* Respire bien à fond et pense à autre chose. Ça va passer. Tiens, ton mouchoir...

ARMAND. — C'est celui de Maria.

Gertrude se retourne et tend le mouchoir à Maria, qui le prend sans un mot. Gertrude la regarde.

GERTRUDE. — Vous, vous avez pleuré.

MARIA, *froidement.* — Ça vous étonne ?

GERTRUDE. — C'est plutôt pas votre genre. Il est vrai qu'un jour comme aujourd'hui... Alors, il est mort comment, ce pauvre Cyprien ?

FRÉDÉRIC, *énervé.* — Assassiné ! Vous ne le savez pas encore ?

GERTRUDE. — Assassiné ! Assassiné ! C'est bien joli, ça ! Assassiné comment ?

ARMAND, *au bord des larmes.* — Qu'est-ce que ça peut faire ?... Assassiné, voilà !... Cyprien Varescot est mort assassiné ! Juste au moment où nous allions fêter ses quatre-vingt-trois ans !

GERTRUDE, *hochant la tête.* — Oui... C'est bête...

FRÉDÉRIC, *indigné.* — Ignoble ! Ignoble et révoltant ! Une des trois premières fabriques de chaussures d'Europe ! Finir comme ça ! En pleine santé ! *(Il éternue deux ou trois fois de suite.)* Dieu merci, nous avons attrapé l'assassin !

GERTRUDE. — Attrapé ? Tout ce que vous avez attrapé, c'est un rhume.

FRÉDÉRIC. — Enfin, nous le tenons ! *(Il marche vers le divan.)* Et je vous fiche mon billet que ça lui coûtera cher, à cette petite ordure ! La guillotine, vous entendez bien ? La guillotine ! *(Autre ton :)* D'ailleurs, je me demande bien ce que nous attendons pour appeler la police !

Il va vers vers le téléphone.

MARIA. — Non.

Frédéric s'arrête net et se retourne.

FRÉDÉRIC. — Non ? Comment ça, non ? Elle a tué, hein ? Et elle a avoué ? Alors ?

Il décroche le téléphone.

MARIA. — Lâche ce téléphone.

Frédéric obéit machinalement.

FRÉDÉRIC. — Qu'est-ce qui te prend ?

MARIA. — Il faut d'abord qu'elle parle. Je veux savoir.

FRÉDÉRIC. — Mais tu sais, il me semble !

MARIA. — Je veux savoir pourquoi.

SYLVIE. — Je ne vois pas très bien ce que ça changerait.

ARMAND. — Et puis la police pourrait peut-être s'étonner que nous ayons attendu si longtemps pour...

MARIA, *le coupant.* — La police fera son travail quand j'aurai fait le mien. *(Elle vient vers Caroline, la regarde, puis se retourne.)* Il y a un flacon de sels, en haut. Qu'est-ce qu'on attend ?

GERTRUDE. — Isabelle est allée le chercher. Je me demande ce qu'elle fabrique. *(Les yeux sur Caroline :)* Regardez-moi un peu cette pauvre gosse, si ça ne fait pas pitié !

FRÉDÉRIC, *cinglant.* — Bravo ! Puis-je vous rappeler que cette « pauvre gosse » vient d'assassiner sauvagement votre beau-père ?

GERTRUDE, *placide.* — Qu'est-ce que voulez que je vous dise ? Ça ne l'empêche pas d'avoir mauvaise mine.

ARMAND. — Il me semble que je ne l'avais jamais vue... Elle doit être très jeune...

SYLVIE. — Tu trouves ? Elle fait largement trente ans !

MARIA. — Elle en a vingt-deux.

SYLVIE, *avec un petit rire.* — Vous oubliez les années bissextiles !

MARIA. — Je l'ai vue naître. C'est la fille d'un de nos anciens contremaîtres. Je me souviens que c'est père qui avait payé les frais d'accouchement...

SYLVIE. — Un bienfait n'est jamais perdu.

FRÉDÉRIC. — On devrait lui mettre quelque chose sur le corps. Cette épaule nue, c'est gênant...

Arrivée en trombe d'Isabelle, brandissant le flacon de sels.

GERTRUDE. — Tu as pris ton temps !

ISABELLE. — Je suis allée réveiller Estelle...

GERTRUDE, *prenant le flacon.* — Personne ne t'avait demandé d'aller réveiller Estelle !

ISABELLE. — Je lui ai dit de faire du café chaud pour tout le monde ! Ça nous remontera.

ARMAND. — Bonne idée, mon petit. *(A Gertrude, qui fait respirer les sels à Caroline :)* Alors ?

GERTRUDE. — Elle a bougé les paupières... *(Silence. Puis Caroline pousse un petit gémissement et ouvre les yeux. Elle regarde ces visages penchés sur le sien. Gertrude l'aide à s'asseoir.)* Là... Ça va mieux ?

CAROLINE, *dans un souffle.* — Oui...

Elle penche le buste en avant, met la tête dans ses mains.

MARIA, *calme.* — Et maintenant, parlez. Pourquoi l'avez-vous tué ? Je veux savoir. *(Silence de Caroline.)* Vous entendez ?... *(Silence de Caroline. Alors Maria se rue littéralement sur elle, la lève d'une seule main et crie :)* Vous entendez ?... Je veux savoir pourquoi ! Je veux savoir pourquoi ! Saleté !

Elle lève la main pour la frapper, mais Gertrude lui a saisi le poignet au vol.

GERTRUDE, *calme.* — Eh bien, Maria ?

Un temps léger. Maria lâche Caroline et Gertrude lâche Maria.

MARIA, *elle s'est dominée.* — Excusez-moi... *(A Caroline :)* Parlez, maintenant. Pourquoi l'avez-vous tué ?

CAROLINE. — Je le dirai à la police.

MARIA. — Vous allez me le dire à moi. Pourquoi ?

CAROLINE. — Pourquoi ? Lisez, si vous savez lire ! Votre père l'a écrit sur ma peau avec ses ongles. Il a...

MARIA, *la coupe.* — Une seconde ! *(A Isabelle :)* Belle, va te coucher.

ISABELLE. — Ah ! non, alors !

MARIA, *un ton plus haut.* — Isabelle, va te coucher.

ISABELLE. — Oh ! zut ! *(Maria la gifle. Isabelle en perd l'équilibre. Tout de suite elle récupère, courageuse et têtue.)* Décidément, c'est mon jour !

SYLVIE. — Chérie ! *(Elle court vers Isabelle, la prend dans ses bras et se retourne vers Maria.)* Une fois pour toutes, Maria, je vous interdis formellement...

MARIA, *calme.* — Qu'elle aille se coucher.

SYLVIE, *à Isabelle.* — Va te coucher, chérie... Ecoute-moi ! Sois raisonnable !

ISABELLE. — Tu me diras tout ?

SYLVIE. — Oui, là ! Je te dirai tout !

ISABELLE. — Bon ! Dans ces conditions, j'accepte.

Elle regarde Maria sous le nez, enfonce les mains dans ses poches et monte l'escalier en sifflotant.

MARIA. — Accompagnez-la, Gertrude, et enfermez-la à clef dans sa chambre.

Gertrude va vers Isabelle, qui, sur les premières marches de l'escalier, s'est retournée.

ISABELLE. — A clef ? Et s'il y a un incendie ?

GERTRUDE. — Encore un mot et il y aura un incendie ! File !

Elle l'empoigne par le bras et la pousse dans l'escalier. Les autres attendent qu'elles aient complètement disparu.

FRÉDÉRIC, *à Caroline.* — Bon ! Vous prétendiez donc que mon père aurait esquissé le geste de vous frapper dans un mouvement irréfléchi de colère ?

CAROLINE. — Il ne s'agissait pas d'un mouvement de colère, monsieur.

FRÉDÉRIC. — Appelez-le comme vous voudrez ! Colère, emportement, énervement, peu importe ! Bref, il n'était guère patient et il avait sans doute à se plaindre de vous... Je suppose que de votre côté vous avez été insolente et que, de fil en aiguille...

CAROLINE, *nette.* — De fil en aiguille, comme vous le dites si bien, M. Varescot a essayé de me violer.

Sursaut collectif. Seule Sylvie fait entendre un petit ricanement ironique.

MARIA, *réaction immédiate.* — Qu'est-ce que vous dites ? Père ?...

ARMAND, *même jeu.* — C'est une erreur, voyons ! Un malentendu ! Un regrettable malentendu !

FRÉDÉRIC, *même jeu.* — Vous mentez ! Père était incapable...

SYLVIE. — Laissez-la parler, voulez-vous ? Cette fille dit la vérité, c'est visible !

ARMAND. — Mais père allait sur ses quatre-vingt-trois ans ! Réfléchis ! On ne... On ne violente pas une femme à cet âge !

FRÉDÉRIC, *haussant les épaules.* — Ça relève du conte de fées !

SYLVIE. — Vraiment ? Et l'histoire de la petite je ne sais plus comment ? L'année dernière ! La gosse du service d'emballage ! Ça relevait aussi du conte de fées ?

FRÉDÉRIC. — Pardon ! D'abord, c'était l'année dernière ! Et la gosse en question était une rouée qui... enfin bref, qui y avait mis du sien ! C'est tout différent !

ARMAND. — Et puis au moins elle ne l'a pas tué, celle-là !

SYLVIE. — Pas si bête ! En tout cas la preuve a été faite plus d'une fois que grand-père portait allégrement son âge. Et je choisis mes mots !

MARIA, *glaciale.* — Je suppose que nous devons t'en remercier ?... *(Elle se tourne vers Caroline.)* Continuez...

CAROLINE. — Je travaillais souvent très tard avec M. Varescot. Les premiers temps il était très

correct. Désagréable, mais correct. Malheureusement ça n'a pas duré. Il est devenu peu à peu...

SYLVIE, *ironique.* — Agréable ?

CAROLINE. — Oui... Il me parlait souvent de mes jambes... de... de... enfin, de moi... de moi personnellement... J'affectais d'en rire. D'abord je ne tenais pas à perdre ma place... Et puis je suis assez grande pour comprendre la plaisanterie...

FRÉDÉRIC, *ironique.* — Vous l'avez prouvé, d'ailleurs !

CAROLINE, *en colère.* — C'est qu'hier soir ça n'était plus une plaisanterie, monsieur ! Je voudrais bien savoir ce que vous feriez, vous, si un vieillard de quatre-vingt-trois ans vous sautait dessus pour vous arracher votre corsage !... *(Elle se trouble.)* Ce que je dis est idiot, bien sûr, mais... Enfin, bref, je me suis défendue !

ARMAND. — Hélas !... Je veux dire : heureusement !... Euh non... Oui... *(Il hoche la tête.)* J'aurais mieux fait de ne rien dire du tout !

MARIA, *à Caroline.* — Continuez.

CAROLINE. — J'aurais pu en profiter, bien sûr !... D'autres l'ont fait avant moi, après tout, et elles n'ont pas eu à s'en plaindre !

SYLVIE. — Oui. Il payait bien.

FRÉDÉRIC. — Sylvie !

CAROLINE. — Moi, je n'ai pas pu... Je lui ai échappé, mais il m'a rattrapée à la porte. Il était terriblement fort. Il m'a presque jetée sur le divan !

MARIA. — Vous pouviez crier, appeler au secours !

CAROLINE. — Je ne voulais pas faire de scandale...

SYLVIE. — Eh bien, c'est gagné !

CAROLINE. — Alors je l'ai repoussé de toutes mes forces... Il a reculé brusquement... Il a dû heurter un meuble... je ne sais pas...

ARMAND. — Avec sa jambe raide, vous pensez !

CAROLINE. — Il est tombé en entraînant la lampe avec lui... J'ai entendu le choc... Et puis plus rien... Je me suis évanouie... C'est tout... *(Elle porte les deux mains à son visage et se laisse tomber en larmes sur le divan.)* Ce pauvre M. Varescot !

Autour d'elle, c'est le silence. Gertrude revient par la porte placée sous l'escalier.

GERTRUDE. — Je suis passée par la cuisine. Cette fainéante d'Estelle était en train de ronfler sur une chaise. Je lui ai dit deux mots !

SYLVIE. — Et Isabelle ?

GERTRUDE. — Un joli chameau, celle-là ! Il a fallu que je la mette au lit de force !

SYLVIE. — Vous ne savez pas la prendre.

GERTRUDE. — La prendre par où ?... Elle griffe, elle rue et elle mord ! Tenez, regardez mes mains. Je vous jure qu'il ne lui manque pas une seule dent !

SYLVIE. — Je suis désolée...

GERTRUDE. — Laissez donc ! Ça prouve qu'elle a du tempérament ! A propos, la petite a parlé ?

ARMAND. — Oh ! oui !

GERTRUDE. — Alors ?

FRÉDÉRIC. — Elle nous a raconté l'histoire... enfin, une histoire... à dormir debout ! Elle prétend que père aurait essayé de... de la.....

ARMAND. — De l'embrasser.

GERTRUDE. — Je vois... Sacré Cyprien ! Ça devait lui arriver un jour ou l'autre !

FRÉDÉRIC. — Quoi ?

GERTRUDE. — De tomber sur une qui ne veuille pas !

ARMAND. — Tout de même, Gertrude ! Il y a la manière !

FRÉDÉRIC. — En tout cas, ce n'est pas l'indignation qui vous étouffe ! Encore un peu et vous diriez que cette fille a eu raison !

GERTRUDE. — Si Cyprien s'était tenu tranquille...

FRÉDÉRIC. — Tranquille ! Tranquille ! Avec une petite garce de vingt ans qui vous met ses jambes sous le nez ? C'est vite dit ! Père était un homme, après tout ! Un homme fort et bien portant. Vous n'allez tout de même pas le lui reprocher ? Il a fini par céder aux provocations répétées d'une employée vicieuse, d'accord ! Et après ?

Caroline se dresse d'un bond.

CAROLINE. — Vous mentez ! Si j'avais voulu devenir sa maîtresse, c'était facile ! Je n'avais qu'à le laisser faire !

SYLVIE. — Evidemment ! Tu n'y connais rien, papa.

FRÉDÉRIC, *à Caroline.* — Et qui nous dit que vous n'étiez pas déjà sa maîtresse, justement ? Qui nous dit que vous ne l'avez pas assassiné par jalousie ? Ou pour de l'argent ?... Ou bien tout simplement parce qu'il avait assez de vous ? Hein ?... *(Il ricane.)* Ces messieurs auront l'embarras du choix !

Il va au téléphone et décroche l'appareil.

MARIA. — Laisse ce téléphone tranquille.

FRÉDÉRIC, *l'appareil à la main.* — Comment ?

MARIA. — Laisse ce téléphone tranquille.

Frédéric hésite un peu, puis il raccroche d'un geste rageur.

FRÉDÉRIC. — Ça alors ! Je voudrais bien que tu m'expliques... Enfin quoi, il y a eu meurtre, oui ou non ?

MARIA. — La question n'est pas là.

FRÉDÉRIC. — Ah ! non ? Et où est-elle, s'il te plaît ?

Maria ne répond pas. Elle vient vers Caroline.

MARIA. — Si les policiers vous questionnaient au sujet de ce meurtre, que leur diriez-vous ?

CAROLINE, *étonnée.* — Ce que je leur dirais ?... Mais... la vérité, naturellement.

MARIA. — Naturellement !...

FRÉDÉRIC, *à Maria.* — Et alors ?

MARIA. — Imagine le scandale ! La mémoire de père, son œuvre, sa vie, la nôtre, tout cela deviendrait la proie des badauds, des calomniateurs, des policiers, des journalistes ! Cyprien Varescot assassiné par sa secrétaire !

SYLVIE. — Joli titre !

ARMAND. — Et avec une pareille différence d'âge ! Ce serait choquant...

MARIA. — Ce serait la fin, Frédéric ! La fin de cinquante ans de travail. La fin de l'usine. La fin d'un nom, surtout. Ça, jamais !

FRÉDÉRIC. — Tu exagères. Je suis certain que nous réussirons à étouffer le scandale ! Nous ne sommes pas n'importe qui !

MARIA, *nerveuse.* — Ne dis pas de bêtises. Nous avons trop peu de temps devant nous !

FRÉDÉRIC, *vexé.* — Quelles bêtises ? Je maintiens qu'en glissant un mot à l'oreille du président

du tribunal et en lui expliquant la chose nous arriverions certainement à...

SYLVIE. — A le faire mourir de rire.

FRÉDÉRIC, *furieux*. — Sylvie, tu vas recevoir une claque ! J'ai tout de même le droit d'avoir une opinion personnelle, non ?

GERTRUDE. — Ne vous donnez pas la peine, Frédéric ! Laissez faire Maria.

FRÉDÉRIC. — Maria ! Maria ! Il faudrait tout de même savoir qui est le chef de la famille, désormais ! Maria ou moi ?

ARMAND, *conciliant*. — Toi, bien sûr. Mais c'est un accident. Enfin, je veux dire que c'est à la suite d'un accident que...

FRÉDÉRIC, *furieux*. — Ah ! oui ?... Eh bien, c'est ce que nous verrons, bon D... ! Et pour commencer...

A ce moment précis la porte placée sous l'escalier s'ouvre et Estelle paraît. C'est une belle fille saine et robuste qui a la placidité d'un bœuf limousin. Elle porte un immense plateau sur lequel reposent des tasses empilées et une énorme cafetière fumante.

ESTELLE, *claironnante*. — V'là le café !

FRÉDÉRIC, *furieux*. — Fichez-moi le camp, vous !

ESTELLE, *placide*. — Ben quoi ? On m'a dit d'apporter le café tout de suite. Le v'là !

MARIA. — Tout à l'heure, Estelle. Nous vous appellerons.

ESTELLE. — Bon bon ! Il était déjà bouilli. Il sera rebouilli, c'est tout ! *(Elle hausse les épaules, fait un pas pour s'en aller et se retourne.)* Alors, c'est vrai ? On a tué ce pauvre monsieur ?

ARMAND, *grave*. — Oui, Estelle.

ESTELLE, *placide*. — Ça alors, c'est formidable.

Elle sort. Petit silence.

FRÉDÉRIC. — Je me demande ce qu'on attend pour flanquer cette idiote à la porte !

SYLVIE. — C'est bien le moment ! Pour qu'elle aille bavarder dans tout le pays !

ARMAND. — Et puis père l'aimait beaucoup.

FRÉDÉRIC, *sec*. — Je sais ! *(A Maria :)* Et maintenant, parle.

MARIA. — Tu es le chef de la famille.

FRÉDÉRIC. — Oh ! ça va ! Je me suis permis de dire ce que j'avais à dire, un point c'est tout ! A toi, maintenant. Si tu as une idée meilleure que la mienne... *(Il éternue deux fois de suite.)* Il faudrait tout de même qu'Estelle se décide à allumer la chaudière !

GERTRUDE. — Je vais vous chercher votre robe de chambre. Ce serait trop bête d'avoir deux enterrements le même jour !

FRÉDÉRIC. — Merci, Gertrude...

Gertrude monte l'escalier, Maria se tourne vers Caroline.

MARIA. — Maintenant, écoutez-moi, vous !

Caroline se lève.

CAROLINE. — Oui, mademoiselle.

MARIA. — Vous avez tué Cyprien Varescot. Légalement vous en aviez peut-être le droit. Socialement, c'est un geste abominable que rien n'excuse.

CAROLINE. — Mais, mademoiselle...

MARIA, *violente*. — Rien ! Au diable votre vertu ! Je la donnerais mille fois contre une heure de sa vie ! Il était une force, comprenez-vous ? Un chef. Quand j'ai ouvert les yeux, ce pays n'était qu'un désert, une terre morte que les gens fuyaient. Il y a planté un monde ! Il en a fait jaillir des ateliers, des usines, un peuple, une ville ! C'est ça que vous avez tué ! *(Silence. Elle se tourne vers Armand qui renifle et pleure doucement en s'essuyant les yeux avec la manche de sa chemise. Elle lui tend son mouchoir.)* Tiens, mouche-toi ! *(Elle revient à Caroline :)* Cela dit, je n'ai pas le goût de l'oraison funèbre. Mais il nous a laissé quelque chose à défendre, et il fallait que vous le sachiez parce que nous allons le défendre ensemble.

FRÉDÉRIC. — Nous ? Qui cela, nous ?

MARIA. — Nous et elle !

ARMAND. — Maria !

FRÉDÉRIC. — Tu es devenue folle, dis ?...

MARIA. — Que tu le veuilles ou non, que je le veuille ou non, qu'elle le veuille ou non, elle est désormais une des nôtres !

SYLVIE. — Il s'en est fallu de si peu d'ailleurs !

FRÉDÉRIC. — Ce que tu dis est monstrueux ! Tu nous demandes en somme de... d'adopter l'assassin de père ? Je refuse même d'y penser !

MARIA. — Je te répète que si la vérité éclate, nous éclaterons avec elle ! C'est ce que tu cherches ?

SYLVIE. — Je ne connais pas encore les intentions de tante Mia, mais ce qu'elle dit est juste, papa. Attends seulement qu'on sache que grand-père est mort en essayant de violer sa secrétaire, et tu pourras toujours courir après ta Légion d'honneur !

ARMAND. — Et la honte de tout ça ! Les sourires des gens... Je ne parle même pas de l'adjudication de l'armée !... Le ministre a un frère archevêque !

FRÉDÉRIC. — Je me f... un peu de l'archevêque ! Nous sommes la seule fabrique capable de sortir 600.000 paires de chaussures par an !

MARIA. — Ils disperseront la commande.

FRÉDÉRIC. — Tu oublies que je suis président de la Chambre syndicale !

MARIA. — Tu ne le seras plus.

SYLVIE. — Et puis, c'est bien joli, vos histoires de souliers, mais vous oubliez que j'ai un mari qui se présente à la députation dans trois mois ! Pauvre Gilbert !... Et vous connaissez son programme ! Défense des droits de la famille française ! Ah ! on peut dire que ça tombe bien !

Silence. Frédéric arpente nerveusement la pièce, les mains dans les poches de son pyjama. Retour de Gertrude avec la robe de chambre sur le bras.

GERTRUDE. — Votre robe de chambre, Frédéric.

FRÉDÉRIC. — Merci. *(Il l'enfile nerveusement par-dessus son pyjama et s'adresse à Maria.)* Bon. Admettons que la vérité soit dangereuse à dire. Alors ? Que proposes-tu ? Que cette fille se taise, que nous devenions ses complices et que nous soutenions la thèse de la mort accidentelle ? C'est bien cela ?

MARIA. — Non. Je ne crois pas que ce soit possible... Il faudra essayer, bien sûr, mais Legrand n'est pas un imbécile.

ARMAND. — Tu crois que c'est Legrand qui viendra ?

GERTRUDE. — Il est commissaire de police à Joillac. Qui veux-tu qui vienne à part lui ?

FRÉDÉRIC. — Tant mieux, d'ailleurs. Legrand est un ami de la famille.

SYLVIE, *souriant.* — Un ami de la tante Mia, surtout... N'est-ce pas, tante Mia ?

MARIA. — Ton sourire est de trop, mais le reste est exact. Legrand est un ami. C'est aussi et d'abord un honnête homme.

SYLVIE. — Tout a une fin !

FRÉDÉRIC, *souriant.* — Je suis sûr que nous arriverons à nous entendre, lui et moi... Sois tranquille, j'y mettrai les formes... Même s'il refuse, il n'aura pas le droit de se fâcher... De toute manière, je ne risque rien d'essayer !

MARIA. — Tout juste une paire de claques.

FRÉDÉRIC, *riant.* — Qui ça ? Legrand ? Je voudrais bien voir un fils de garde-champêtre lever la main sur Frédéric Varescot !

MARIA. — Il y a vingt ans qu'il en meurt d'envie.

GERTRUDE. — Et encore, c'est un ami de la famille !

ARMAND. — Écoute, Frédéric, je crois que Maria a raison... Inutile de vexer Legrand par-dessus le marché. Nous sommes déjà assez embêtés comme ça !

FRÉDÉRIC, *vexé.* — Bon, bon ! Parfait ! Du moment que tout ce que je dis est ridicule !... *(A Maria :)* Agis donc à ta guise ! Nous verrons bien où cela nous mènera ! Quel est ton plan ?

MARIA. — Avant tout, il faut que je voie Frank.

Stupeur collective. Ils se regardent.

FRÉDÉRIC, *sursautant.* — Frank ?

SYLVIE, *faisant un pas en avant.* — Pourquoi Frank ? Qu'est-ce que...

MARIA. — Je veux parler à Frank, c'est tout.

GERTRUDE. — Mais, Maria...

FRÉDÉRIC. — Frank n'a rien à voir là-dedans !

MARIA. — C'est ton fils.

FRÉDÉRIC, *violent.* — Ce n'est plus mon fils ! Il ne porte même pas mon nom !

MARIA. — Parce que nous lui avons demandé de ne plus le porter.

SYLVIE. — Parce que nous l'avons payé pour qu'il cesse de le porter ! Et il a accepté l'argent ! 500.000 francs ! Une paille !

GERTRUDE. — Bah ! c'était tout ce qui lui restait à vendre, ce pauvre petit !

FRÉDÉRIC. — Ah ! non, Gertrude, je vous en prie ! Gardez donc votre indulgence imbécile pour une meilleure occasion, voulez-vous ? *(A Maria :)* Et d'abord, qu'est-ce que tu lui veux, à Frank ?

MARIA. — Son grand-père est mort.

SYLVIE. — Il s'en moque bien !

MARIA. — Peut-être moins que toi.

ARMAND. — Voyons, Maria, tu sais parfaitement dans quelles pénibles circonstances Frank a quitté la maison il y a huit ans...

FRÉDÉRIC. — En frappant son grand-père ! Mon père ! Ton père ! A coups de poing dans la figure ! *(Il s'aperçoit soudain de la présence de Caroline.)* Vous, si jamais vous allez répéter ça à la fabrique, je vous tords le cou !

CAROLINE. — Rassurez-vous, monsieur, il y a longtemps que toute la fabrique le sait.

FRÉDÉRIC. — Hein ? Quoi ? La fabrique le sait ?... Ça alors !

CAROLINE. — C'est M. Varescot qui nous l'avait raconté lui-même. Et il riait ! « Regardez-moi ce que ce gredin m'a fait, disait-il. Ah ! c'est un gaillard, mon petit-fils ! Un vrai gaillard ! » Et il montrait son œil.

SYLVIE, *ahurie.* — Il montrait son œil ?

CAROLINE. — Il avait un œil tout bleu. Ce qu'il était drôle !

Petit rire clair qui s'arrête net.

FRÉDÉRIC. — Passons ! *(A Maria :)* Frank a toujours refusé de nous avouer le motif véritable de cette altercation. Père lui aussi a préféré se taire. Le soir même Frank quittait cette maison sur mon ordre, mais avec votre assentiment à tous. J'espère que tu n'as pas oublié la scène atroce dont il nous a gratifiés à cette occasion ! Veux-tu que je t'en répète les termes ?

MARIA. — J'ai autant de mémoire que toi.

ARMAND. — Frank avait à peine vingt-deux ans... Propos de gamin en colère ! Peut-être aussi avons-nous été injustes sans le savoir...

FRÉDÉRIC. — Injustes ? Injustes envers un garnement qui venait de battre un vieillard ?

ARMAND. — Pardon ! Il ne l'a pas battu. Ils se sont battus ! Père ne s'est pas laissé faire, loin de là !

FRÉDÉRIC. — Ma parole, on dirait que tu le regrettes !

GERTRUDE, *nette.* — Ne lui faites pas dire ce qu'il n'a pas dit, voulez-vous, Frédéric ? Il vous rappelle simplement qu'il s'agissait d'une bagarre entre hommes et non pas d'une lâche agression contre un vieillard impotent. Deux Varescot qui se crèpent le chignon, mon Dieu, ça c'est déjà vu ! Il n'y a pas de quoi sonner le tocsin !

FRÉDÉRIC, *sec.* — Vous m'excuserez de ne pas vous suivre sur ce terrain. Pour moi, on ne frappe pas son grand-père. Un point, c'est tout.

GERTRUDE. — Sans compter que c'est peut-être Cyprien qui avait commencé ! En tout cas, il s'est défendu, le bougre ! Je revois encore ce pauvre Frank avec sa lèvre fendue ! Il souriait quand même pendant que je lui mettais des compresses. Il me disait : « Tu sais, il a encore une belle droite, le vieux ! »

FRÉDÉRIC. — Bref, c'est un héros ! *(A Maria:)* Je te ferai simplement remarquer que si Frank remet les pieds ici, c'est en somme moi que la famille désavouera publiquement, puisque c'est moi qui l'ai mis à la porte à cette époque ! Et je te rappelle une fois de plus que je l'avais fait avec votre approbation unanime !

MARIA. — Son départ était nécessaire. Père le désirait. Mais père n'est plus, maintenant, et c'est le retour de Frank qui est devenu nécessaire.

SYLVIE. — Il refusera. Je le connais.

MARIA. — Mal.

FRÉDÉRIC. — D'ailleurs, on ne saurait même pas où le prendre !

MARIA. — Quelqu'un le sait.

SYLVIE. — Qui ?

MARIA, *souriant.* — Quelqu'un qui ne l'a jamais perdu de vue depuis huit ans et qui le rencontrait en cachette, de temps en temps, à Joillac ou à Limoges... Quelqu'un qui l'y a revu pas plus tard que ce matin... N'est-ce pas, Armand ?

Stupeur générale. On le regarde. Il s'agite, toussote, ouvre la bouche pour protester puis baisse brusquement la tête.

ARMAND. — Oui...

GERTRUDE, *à Armand.* — Gros malin ! Tu pouvais me dire que personne ne s'en doutait !

FRÉDÉRIC, *éclatant.* — Magnifique ! Autrement

dit, mon autorité paternelle a été bafouée par mon propre frère ! *(A Armand :)* Je te remercie.

ARMAND. — Ne te fâche pas, Frédéric. Frank a vécu des moments très difficiles... Il a été malheureux... Je ne voulais pas qu'il se sente trop abandonné... Toi, tu es le père, tu as le devoir d'être dur. Mais, moi !...

FRÉDÉRIC. — Toi, tu es gâteux.

GERTRUDE. — Bien sûr ! Il a tout le cœur qui vous manque. Alors, ça l'étouffe !

FRÉDÉRIC. — Et naturellement tu lui donnais de l'argent ?

ARMAND. — J'ai essayé. Il a toujours refusé. Il se débrouille, paraît-il.

SYLVIE. — Reste à savoir comment !

FRÉDÉRIC. — Nous le saurons toujours assez tôt ! La seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ne soit passé qu'une seule fois en correctionnelle !

GERTRUDE, *rectifiant.* — Pour coups et blessures !

FRÉDÉRIC. — Jolie consolation !

GERTRUDE. — Et puis, c'était à Cambrai, à 1.000 kilomètres d'ici !

FRÉDÉRIC. — Ah ! oui ? Et quand il a vendu le piano de sa sœur, c'était aussi à Cambrai, peut-être ? Et quand il a jeté cette grenade lacrymogène en pleine église pendant le mariage de M^lle^ Brouillas ? Tout le monde pleurait ! Et quand il est allé taper tous nos amis en disant que c'était pour la Croix-Rouge ? Et quand il... *(Il avait oublié la présence de Caroline. Il s'en aperçoit brusquement.)* Vous êtes encore là, vous !

CAROLINE. — Mais, monsieur, je voudrais bien être ailleurs !

FRÉDÉRIC. — Pas question !... Restez ici, puisque vous y êtes !... Mais si jamais un seul mot de ce que nous sommes en train de dire est répété à l'extérieur...

CAROLINE. — Non, monsieur, rassurez-vous.

SYLVIE. — Puisqu'on te dit que maintenant elle est de la famille !

FRÉDÉRIC. — Parfait ! *(A Maria :)* Alors, Maria ?

MARIA. — Quand tu auras fini, je continuerai.

FRÉDÉRIC. — J'ai fini. Une question encore. Ton désir de voir Frank revenir à la maison a-t-il un rapport quelconque avec notre souci d'éviter le scandale ?

MARIA. — Peut-être. *(A Armand :)* Où est-il ?

ARMAND. — A l'hôtel des Deux-Pigeons... C'est un... café qui loue des chambres... sur la route de Joillac à Bourganeuf.

MARIA. — Je sais. Téléphone ?

ARMAND. — Le 18 à Bourganeuf.

Maria va au téléphone, tourne la manivelle d'appel, décroche.

MARIA. — « Allô ! la poste ?... Ici la maison Varescot. Le 18 à Bourganeuf, je vous prie. C'est urgent... Non, je ne quitte pas... » *(Elle met la main sur l'appareil et se tourne vers Armand :)* Sous quel nom est-il inscrit ?

ARMAND. — Le nôtre... Enfin, le sien. Il a bien fallu qu'il remplisse une fiche...

FRÉDÉRIC. — Charmant ! Un Varescot aux Deux-Pigeons ! Une maison de passe ! Tous nos amis l'auront rencontré !

Maria porte le récepteur à l'oreille.

MARIA. — « Allô !... Allô !... Les Deux-Pigeons ?... Pourrais-je parler à M. Frank Varescot, je vous prie ?... Varescot, oui ! Inutile de finasser, madame. Je sais parfaitement qu'il est chez vous !... Eh bien, réveillez-le !... Dites-lui que c'est de la part de Maria... Merci. »

Elle garde l'écouteur à l'oreille. Petit silence autour d'elle.

FRÉDÉRIC. — Si encore je savais quoi lui dire !

GERTRUDE. — Son grand-père est mort. Ça vous fait tout de même un sujet de conversation !

SYLVIE. — Et puis il nous restera toujours la ressource de nous flanquer une raclée !

ARMAND. — Voyons, Sylvie ! A t'entendre on croirait presque que tu n'aimes pas ton frère !

SYLVIE. — Après ce qu'il a fait à Gilbert ? Merci beaucoup !

GERTRUDE. — Bah !

SYLVIE. — Il a failli le tuer !

GERTRUDE. — C'était pour rire.

SYLVIE. — Pour rire ? Vous auriez ri, vous, si un imbécile vous avait embarquée dans un avion et vous avait forcée à sauter en parachute au-dessus de Limoges ?

GERTRUDE. — Il voulait lui faire gagner du temps. Gilbert avait tellement peur d'arriver en retard au banquet annuel des Anciens élèves du lycée. Tu te souviens, Armand ?

ARMAND, *gêné.* — Oui, bien sûr... Tout de même, parachuter son beau-frère en redingote à midi et demi au-dessus de Limoges, ça me paraît un peu... un peu moderne, non ?

SYLVIE. — C'est le mot ! Résultat, mon mari a été ridicule, il a attrapé une jaunisse et maintenant encore, chaque fois qu'il entend un avion, il a des tremblements nerveux ! Et vous voudriez que j'aime Frank ?

GERTRUDE. — D'habitude, pourtant, vous aimez ce que votre mari n'aime pas...

MARIA. — Silence ! *(A l'appareil :)* « Allô ! oui ? C'est toi, Frank ?... Ici Maria... Il faut que tu viennes, Frank. Il faut que tu viennes tout de suite... Naturellement à la maison !... C'est Armand qui me l'a donnée... Je te répète qu'il faut que tu viennes. C'est très grave !... Bon. Veux-tu que ton père aille te prendre avec la voiture ?... Très bien. Nous t'attendons... » *(Elle raccroche.)* Il paraît qu'il a une motocyclette.

SYLVIE. — Les affaires reprennent !

ARMAND. — Ça me fait tout drôle de le revoir...

FRÉDÉRIC. — Tu l'as vu ce matin !

ARMAND. — De le revoir ici... chez nous... chez lui.

SYLVIE. — Un Varescot s'en va, un autre arrive. Je propose de noyer ça dans du café bien chaud.

Gertrude va à la porte de l'office placée sous l'escalier.

MARIA. — Combien faut-il de temps pour venir des Deux-Pigeons ici à motocyclette ?

FRÉDÉRIC. — Tout dépend de la motocyclette. Dix minutes, je suppose...

GERTRUDE, *elle a ouvert la porte de l'office.* — Estelle ! Le café !

SYLVIE. — Et des tartines ! *(Maria la regarde.)* Non ? Pas de tartines ?

Maria hausse les épaules. Gertrude crie par la porte de l'office.

GERTRUDE. — Et des tartines ! *(Elle referme la porte.)* Quelle chambre allons-nous lui donner ?

FRÉDÉRIC. — A qui ?

GERTRUDE. — A Frank. Il lui faudra bien une chambre !

FRÉDÉRIC, *agacé.* — Nous n'en sommes pas là !

MARIA. — Il reprendra la sienne.

SYLVIE. — C'est le bureau de Gilbert !

MARIA. — Gilbert installera son bureau ailleurs. C'est sans importance. Il est toute la journée à son étude.

SYLVIE. — Tu sais parfaitement qu'il s'est attaché à ce bureau !

GERTRUDE. — Pour ce qu'il y fait ! Il y fume sa pipe !

SYLVIE. — Ça vous regarde ?

GERTRUDE. — Ça cessera de me regarder le jour où c'est vous qui passerez l'aspirateur !

FRÉDÉRIC, *énervé.* — Oh ! je vous en prie ! Un peu de calme ! *(Soudain.)* Bon D... !

Il est planté devant Caroline, qui a renversé la tête sur le dossier du divan et qui dort comme une bienheureuse.

SYLVIE. — Quoi ?

FRÉDÉRIC, *indigné.* — Non, mais regardez-moi un peu ce culot ! Elle dort !

ARMAND. — Eh bien ?

GERTRUDE. — Après toutes ces émotions, c'est normal.

FRÉDÉRIC, *suffoqué.* — Normal ? Nom de D... ! Elle vient d'assassiner mon père, non ?

GERTRUDE. — A son âge, vous savez !...

MARIA. — Laisse-la dormir, Frédéric. Elle n'en a pas fini, elle non plus... Elle aura besoin de toutes ses forces...

SYLVIE. — Encore ?

FRÉDÉRIC. — Parfait ! Aussi je me demande ce qui m'a pris d'ouvrir la bouche !...

ARMAND. — Il faudra penser demain à faire changer le velours du divan.

GERTRUDE. — Pourquoi ? On l'a changé l'année dernière.

ARMAND. — Père était vivant.

GERTRUDE. — Et alors ?

FRÉDÉRIC. — Armand a raison. Dans les circonstances actuelles ce divan rouge vif est une incongruité !

GERTRUDE. — Vous êtes bête, Frédéric. Les divans ne portent pas le deuil. Et ce n'est pas une raison parce que Cyprien est mort pour jeter l'argent par les fenêtres.

ARMAND. — Tout de même, Gertrude... ce divan rouge !

Gertrude regarde le divan.

GERTRUDE. — On lui mettra un crèpe.

Apparition d'Estelle à la porte de l'office. Elle porte le même plateau que tout à l'heure. Elle a simplement ajouté une pile de tranches de pain et un beurrier. Seul changement notable, Estelle sanglote.

ESTELLE, *en larmes.* — V'là le café.

MARIA. — Posez-le là.

Estelle va poser le plateau sur le guéridon.

SYLVIE. — Et ne pleurez pas dans les tasses, vous serez gentille !

ESTELLE, *pleurant.* — Je pleure parce que j'ai de la peine !

Elle pose le plateau et commence à disposer les tasses.

ARMAND. — C'est très bien, Estelle. C'est très bien, mon petit.

FRÉDÉRIC, *haussant les épaules.* — Elle ne pleurait pas, tout à l'heure !

ESTELLE, *pleurant.* — Parce que j'avais pas réalisé ! *(Elle verse le café.)* Maintenant, j'ai réalisé ! Alors, je pleure !... Ce pauvre M. Cyprien ! Il était tellement gentil, quand il voulait !

ARMAND. — Nous l'aimions tous, Estelle !

ESTELLE, *ses larmes redoublent.* — Pas comme moi ! Pas comme moi !

FRÉDÉRIC, *agacé.* — Pas comme vous, d'accord ! Laissez cette cafetière et allez pleurer dans votre cuisine !

ESTELLE, *pleurant et versant le café.* — J'ai le droit de pleurer où je veux ! C'est pas une raison pour que M. Frédéric me... me... m'humilie ! Sur... surtout pour le temps qui me reste !

GERTRUDE, *tendant une tasse de café à Sylvie.* — Le temps qui vous reste pour quoi faire ?

ESTELLE, *posant la cafetière.* — Pour prendre le train...

GERTRUDE. — Hein ?

ESTELLE, *à Maria.* — Je m'en vais. Je... Je rends mon tablier à Mademoiselle. Il est resté dans la cuisine.

FRÉDÉRIC. — Comment ? Ah ! non, ma fille, non ! Vous n'allez pas nous laisser sans bonne dans un moment pareil ! Ce serait le bouquet !

MARIA. — Nous avons besoin de vous, Estelle.

ESTELLE, *pleurant.* — Oh ! je sais bien que je manquerai un peu à tout le monde, mais je peux pas. Je suis pas capable de supporter tout ça !

MARIA. — Quoi ?

ESTELLE, *pleurant.* — Tout !... Ce pauvre M. Cyprien étendu dans son bureau... le... l'enterrement... le corbillard... les croque-Monsieur !

FRÉDÉRIC. — Les quoi ?

GERTRUDE. — C'est le chagrin. Elle veut dire les croque-morts.

ESTELLE, *reniflant.* — C'est ça !

FRÉDÉRIC, *exaspéré.* — Vous avez raison, tenez ! Fichez donc le camp, vous êtes trop bête !

ESTELLE, *pleurant.* — Merci. M. Frédéric me comprend, lui ! Je prendrai l'omnibus de 11 heures.

FRÉDÉRIC, *sec.* — C'est ça. Bonsoir.

GERTRUDE. — En attendant, vous remettrez en état l'ancienne chambre de M. Frank.

ESTELLE, *étonnée, curieuse.* — L'ancienne chambre de M. Frank... M. Frank va pas revenir ici, tout de même ?

FRÉDÉRIC, *sec.* — Si. Ça vous dérange ?

ESTELLE. — M. Frank va revenir ?... *(Elle éclate soudain en sanglots.)* Je veux plus m'en aller ! Je veux plus m'en aller !

Et elle se précipite vers la porte de l'office.

FRÉDÉRIC. — Idiote ! *(Il boit.)* Et, bien entendu, le café est ignoble !

SYLVIE. — C'était inscrit dans le programme.

GERTRUDE. — Prenez-en quand même une goutte, Maria !

MARIA. — Non, merci.

GERTRUDE, *prenant une tasse.* — Alors, je vais donner votre tasse à la petite...

MARIA. — Si vous voulez...

FRÉDÉRIC. — Vous n'allez tout de même pas offrir du café à cette fille ? Sous mes yeux ? Sous mon toit !

GERTRUDE, *allant vers Caroline.* — Pourquoi pas?

SYLVIE, *reposant sa tasse sur le plateau.* — Ce serait tout de même un peu fort qu'elle soit la seule à y couper !

Gertrude est arrivée vers Caroline. Elle la secoue légèrement. Caroline ouvre les yeux et se redresse brusquement, confuse.

CAROLINE. — Oh ! pardon !... Je... je m'étais endormie...

GERTRUDE, *souriant.* — Oui...

SYLVIE, *mangeant une tartine.* — Rassurez-vous, vous n'avez rien perdu.

GERTRUDE. — Voilà un peu de café chaud. Avalez-le...

CAROLINE. — Mais, madame...

GERTRUDE. — Tout de suite ! Allons !

CAROLINE. — Non, non... merci... Je... je n'ose pas...

MARIA, *sans élever la voix.* — Buvez ce café.

CAROLINE, *obéissante.* — Oui, mademoiselle. *(Elle boit le café d'un trait. Elle rend la tasse.)* Merci...

GERTRUDE. — Vous voulez une tartine ?

FRÉDÉRIC, *sarcastique.* — J'espère bien qu'elle ne va pas nous refuser ça !

CAROLINE. — Non, madame... je ne pourrais pas avaler une bouchée. Je vous remercie...

MARIA. — Maintenant, ma belle-sœur va vous conduire dans sa chambre. Vous y passerez la nuit.

CAROLINE. — Moi, mademoiselle ?

MARIA. — Je tiens à vous avoir sous la main.

CAROLINE. — Je ne songe pas à me sauver.

MARIA. — Alors vous serez aussi bien ici qu'ailleurs. Vous avez de la famille à prévenir ?

CAROLINE. — Je vis seule.

MARIA. — Parfait. Allez dormir ! Gertrude, accompagnez-la !

CAROLINE. — Mais, mademoiselle... La police...

MARIA. — Si la police a besoin de vous, elle saura où vous prendre. Il se peut aussi qu'elle n'ait pas besoin de vous. Je compte dans ce cas sur votre discrétion totale. Vous avez contracté une lourde dette envers nous. Vous la paierez en vous taisant.

CAROLINE. — Mais j'ai tué ! Je suis coupable !

MARIA. — Attendez qu'on vous accuse. Vous tenez tellement à être arrêtée ? J'imagine qu'on a mieux à faire, à votre âge. Il y a peut-être l'acquittement, mais ce n'est pas sûr. Ce qu'il y a de sûr, ce sont les gendarmes, les mois de prison préventive, les assises, le jugement... et nous tous contre vous. C'est quelque chose.

CAROLINE, *avec un petit sourire triste.* — Ne croyez pas que je m'en faisais une partie de plaisir.

MARIA. — Nous sommes donc d'accord. Bonsoir.

Un petit temps. Gertrude fait un pas vers Caroline.

GERTRUDE. — Venez, mon petit.

Elle l'entraîne vers la chambre, celle dont la porte est à gauche au premier plan. Caroline ne réagit plus. Les deux femmes sortent.

FRÉDÉRIC. — Dieu sait que je m'étais juré de ne plus ouvrir la bouche, mais j'aimerais tout de même bien que tu m'expliques ce que tu comptes faire !

ARMAND. — Je ne te comprends pas, Maria. A moins que la police n'admette la thèse de l'accident, il faudra bien qu'elle trouve un coupable !

MARIA. — Je me moque bien qu'elle trouve un coupable si elle ne trouve pas le motif. Le vrai !

SYLVIE. — Tu es folle ! Jamais cette fille n'acceptera de dire autre chose que la vérité puisque c'est la vérité qui la sauve !

MARIA. — Elle n'aura peut-être pas l'occasion de la dire.

FRÉDÉRIC. — Alors il faut inventer un autre assassin ? C'est une histoire de fous !

ARMAND, *plaintivement.* — Je reprendrais bien un peu de café...

SYLVIE, *prenant la cafetière.* — Il est froid !

ARMAND. — Même froid.

Sylvie le sert. Maria s'est assise. Frédéric arpente la pièce les mains derrière le dos. Il s'arrête soudain.

FRÉDÉRIC. — Bon D... ! Maria !

MARIA. — Quoi ?...

FRÉDÉRIC, *il la fixe.* — J'ai compris !... Frank !... Tu as pensé à Frank ! Mon fils ! C'est abominable !

On entend au loin le bruit de la motocyclette. Maria se lève. La motocyclette se rapproche.

MARIA. — Je n'ai pas l'embarras du choix.

La motocyclette est toute proche.

FRÉDÉRIC. — Maria ! Je t'interdis...

MARIA, *elle doit élever la voix.* — Tais-toi !

ARMAND, *il crie presque.* — Mais, Maria, c'est atroce ! Tu n'as pas le droit !

MARIA, *les yeux sur la porte.* — Qu'est-ce que c'est, le droit ?

Soudain, c'est le silence. La motocyclette s'est tue. Ils regardent tous la porte. Un temps léger et elle s'ouvre brusquement. Frank Varescot paraît. C'est un grand garçon de trente ans, mince, costaud. Tenue débraillée, vêtements et souliers fatigués. Pas de cravate. Dépeigné. Des yeux vifs, une bouche dure et mobile qui sourit constamment. Ce n'est pas toujours un sourire de tout repos. Planté sur le seuil, il les regarde pendant une ou deux secondes. Il sourit.

FRANK. — Charmant spectacle. A quoi jouez-vous ? *(Silence. Sans se retourner, il referme la porte d'un coup de pied.)* Bonjour !

ARMAND, *timidement.* — Bonjour.

Un temps.

MARIA, *neutre.* — Bonjour.

Un temps.

FRÉDÉRIC, *gêné.* — Bonjour.

Un temps.

SYLVIE, *sèche.* — Bonjour !

FRANK. — La glace est rompue. *(Gertrude entre par la gauche. Elle s'arrête et le regarde.)* Il manquait la bonne tante Gertrude ! Bonjour, tante Gertrude.

GERTRUDE. — Bonjour, garnement. Ça va ?

FRANK, *avec un sourire.* — Regarde-moi !

GERTRUDE, *le regardant.* — Ça a l'air d'aller. Un peu maigri, non ?

FRANK. — Je suis au régime. *(Il les examine de nouveau. Il est un peu étonné. Un temps. Il sort un paquet de cigarettes de sa poche.)* On dirait que vous venez d'éteindre un incendie... Grand-père est couché ?

MARIA. — Il est mort.

Frank sursaute, la regarde et remet lentement le paquet dans sa poche, sans y toucher.

FRANK. — Quand ?
MARIA. — Tout à l'heure.
FRANK. — Comment ?
ARMAND. — Euh... un... une...
SYLVIE. — Une attaque.
FRANK, *frappé.* — Ah !... Le pauvre vieux !... *(A Maria :)* Je te remercie de m'avoir prévenu tout de suite... Il est dans sa chambre ?
MARIA. — Dans le bureau.

Instinctivement, Frank se tourne vers la porte du bureau.

FRANK. — Je peux ?...
MARIA. — Bien sûr.

Frank va vers la porte ; l'ouvre et entre dans le bureau. Les autres ne bougent pas d'un millimètre. Ils ne se regardent même pas, ne disent pas un mot. Ils attendent. Frank reparaît, le visage dur. Il les regarde.

FRANK. — Vous me prenez pour un idiot ? Il a le visage griffé, le col arraché. Il s'est battu. Ce n'est pas une attaque. C'est un meurtre !
MARIA. — Oui, Frank.
FRANK. — Qui l'a tué ?
MARIA. — Toi.

Frank ne bronche pas. Il sourit. Il sort de nouveau le paquet de cigarettes de sa poche, en prend une, l'allume posément avec une allumette soufrée qu'il prend également dans sa poche et qu'il frotte contre le dossier d'un fauteuil. Gertrude toussote discrètement.

FRANK. — Amusant. *(Il jette l'allumette.)* Les ténèbres se dissipent. Je boirais bien un peu de café.
ARMAND. — Il est froid.
FRANK, *allant vers le guéridon.* — Mets-toi à sa place.
SYLVIE. — Tu peux prendre ma tasse.
FRANK, *choisissant.* — Celle qui a du rouge à lèvres... *(Il prend la tasse et se verse du café.)* Je vais enfin savoir ce que tu penses.
SYLVIE. — Je te l'ai déjà dit.
FRANK, *souriant.* — J'oublie toujours. *(Il élève sa tasse dans la direction des autres :)* A votre santé, bien que ce ne soit pas ce qui vous manque ! *(Il boit et fait une horrible grimace.)* Je vois qu'Estelle est toujours en pleine forme ! *(Il vide quand même la tasse et la repose sur le plateau.)* Donc, c'est moi qui ai tué grand-père ?
MARIA. — Il faut que ce soit toi, Frank !
FRANK. — Tu ne veux pas que ça sorte de la famille... ou tu manques de main-d'œuvre ? Eh bien, vas-y ! Déballe tes outils !
FRÉDÉRIC. — Une seconde ! Je tiens à t'affirmer, Frank, que je ne suis pour rien dans cette... proposition... Ta sœur non plus.
GERTRUDE. — Moi, je n'étais même pas au courant !
ARMAND. — En ce qui me concerne, j'ai déjà dit à Maria que je la désapprouvais. Je tiens à le répéter devant toi.
FRANK, *il regarde Maria.* — C'est donc la tante Machiavel qui a mis la petite chose au point toute seule ? Joli travail cérébral.
MARIA. — Il faut que tu te charges de ce crime, Frank. C'est notre seule chance.
FRANK. — Votre seule chance de quoi ?
MARIA. — De survivre.
FRANK. — Bougre ! Nous voguons vers les sentiments élevés ! J'aurais dû mettre une cravate.

Il secoue sa cendre.

GERTRUDE. — En attendant, tu pourrais mettre ta cendre dans un cendrier !
FRANK. — Pardon, tante Cendrillon. L'émotion de retrouver une famille ! *(Il va vers le guéridon. C'est un geste machinal. Il y a toujours eu un cendrier à cette place. Il y est encore. Il le prend et va s'asseoir dans un fauteuil, le cendrier d'une main. Il regarde Maria.)* Qui a fait le coup ?
MARIA. — Sa secrétaire.
FRANK. — Gabrielle ?
MARIA. — Celle-la s'appelle Caroline.
FRANK. — Jolie ?
SYLVIE. — Quelconque.
FRANK, *à Maria.* — Si jolie que ça ?
MARIA. — Oui.
FRANK. — L'honneur est sauf. Je me sens mieux. Continue.
MARIA. — Père et elle travaillaient souvent le soir très tard. Hier il lui avait demandé de venir pour lui dicter son rapport au sujet d'une adjudication importante de l'Etat que nous sommes sur le point d'obtenir.
FRÉDÉRIC. — Douze cent cinquante mille paires de brodequins pour l'armée.
FRANK, *saluant.* — Chapeau !
MARIA. — Nous étions allés nous coucher comme d'habitude. Vers 2 heures nous avons entendu un cri. Nous nous sommes levés. La porte du bureau s'est ouverte et la secrétaire est sortie. Elle nous a dit que ton grand-père était mort et qu'elle venait de le tuer.
FRANK. — Pourquoi ?

Un temps de gêne. Maria elle-même flotte pendant une fraction de seconde. Elle regarde les autres comme si elle cherchait du secours.

FRÉDÉRIC. — Une histoire idiote... Un geste malheureux... Tu connaissais ton grand-père. C'était un homme étonnant sur qui les années n'avaient aucune prise...
GERTRUDE. — Un gaillard, le Cyprien !
ARMAND. — Le plus jeune de nous tous... Il avait conservé intactes toute sa lucidité, toute sa verdeur, toute sa prodigieuse puissance de travail...
FRANK. — Elle l'a tué parce qu'il travaillait trop ?
SYLVIE, *rageuse.* — Ne fais donc pas celui qui ne comprend pas ! Ça t'amuse ?
FRANK, *glacial.* — Je suis resté très gamin.
MARIA. — Elle l'a tué parce qu'il essayait de la violer.
FRANK. — A la bonne heure !
SYLVIE. — Tu es content ? Ça ne t'a pas déplu, hein, de nous humilier un peu ? Tu te régales !
FRANK. — Oui, sœurette. Ça m'amuse de vous voir cracher vos dents.
SYLVIE, *calme.* — Tu es un petit salaud, Frank.
FRÉDÉRIC. — Sylvie !
FRANK, *à son père.* — Laisse donc ! Il y a tellement longtemps qu'on ne s'est pas vus !... *(A Maria :)* Nous disions ?...
MARIA, *doucement.* — Épargne-moi, Frank. Je suis à bout de forces.
FRANK. — Maria Varescot à bout de forces ? Allons donc ! Ça ne s'use pas.

Maria baisse la tête et serre les poings, les bras pendant le long du corps. Un temps léger. Elle relève la tête et parle très vite, comme si elle avait hâte d'en finir.

MARIA. — Tu sais maintenant comment et pourquoi ton grand-père est mort. C'est une mort déshonorante, Frank. Pis encore, c'est une mort ridicule. Elle compromet tout. Elle ruine tout. Sa vie, son œuvre, son souvenir, son nom ! Nous ne voulons pas de cette mort.

FRANK. — Vous avez compté sur moi pour vous en fournir une autre plus reluisante ?

FRÉDÉRIC. — Plus présentable. Dieu sait ce que je suis en train de souffrir, Frank. Je n'ai pas oublié que tu es mon fils...

FRANK. — C'est beau la mémoire !

FRÉDÉRIC. — Mais Maria a raison. Toi seul peux nous éviter le pire. Bien entendu, nous te donnerions les meilleurs avocats du département... Me Balbin-Latour, par exemple... Il accepterait certainement.

SYLVIE, *ironique.* — Avec joie ! Frank a été le premier amant de sa femme.

FRÉDÉRIC. — Ah ! oui, c'est vrai !... Eh bien, voyons... Me Duplantin, alors ? Il est très demandé... *(Inquiet :)* Tu n'as rien eu avec Me Duplantin ?

FRANK. — Je lui ai vendu des timbres.

FRÉDÉRIC, *sombre.* — Ah !

FRANK. — Des vrais.

FRÉDÉRIC, *respirant.* — Bravo.

FRANK, *soupirant.* — On est bête quand on est jeune !

FRÉDÉRIC. — Me Duplantin assumera donc la défense. Au besoin, nous le doublerions avec le jeune Martinet. On en parle beaucoup. Il a l'oreille du tribunal... Bref, nous ferons les choses comme elles doivent être faites... Et puis, nous serons là pour témoigner !

FRANK. — Levez la main droite et dites : « Je le jure ! »

SYLVIE. — Les parents de l'accusé ne prêtent pas serment.

FRÉDÉRIC. — Donc, nous ne mentirons pas... Nous déclarerons simplement que tu es venu voir ton grand-père pour... par exemple, pour lui demander les comptes qu'il te devait à ta majorité et qu'il ne t'a jamais rendus...

FRANK. — Toi non plus, d'ailleurs.

FRÉDÉRIC. — Vous avez discuté... Légalement, tu étais dans ton droit... Mais père n'a jamais été commode... Il s'est fâché... Il t'a menacé... frappé, peut-être ! Tu l'as repoussé... un peu fort... et il est tombé. Voilà. C'est quand même un meurtre, d'accord, mais tout juste !... Et il n'a pour nous aucun caractère infamant... *(A Maria :)* Je ne crois pas avoir trahi ta pensée ?

MARIA. — Non.

FRANK, *rêveur.* — Coups et blessures ayant entraîné la mort. Absence de préméditation. Circonstances atténuantes. Un an de prison.

SYLVIE. — C'est donné !

FRANK. — Merci.

SYLVIE. — Et puis tu as l'habitude.

FRANK. — Relativement. Jusqu'ici je n'ai réussi à attraper qu'un mois avec sursis.

ARMAND. — C'est bien, ça, mon petit !

FRANK, *modeste.* — Mon avocate était ravissante.

MARIA. — J'ai pensé que tu ne risquerais pas grand-chose, Frank, et que nous serions tous là pour t'épauler. J'ajoute que la supercherie est facile. On sait dans le pays que tu as quitté la maison il y a huit ans à la suite d'une scène violente qui vous avait opposés, père et toi... On sait aussi qu'il était un homme autoritaire... violent... parfois brutal...

FRANK, *souriant.* — Et depuis cinq minutes il y a même mes empreintes digitales dans le bureau... Ça m'a l'air assez bien goupillé.

MARIA. — Je me rends parfaitement compte que nous te faisons là une proposition qui peut paraître abominable...

FRANK, *souriant.* — Disons qu'elle est gratinée.

MARIA. — C'est ça ou c'est nous. Nous tous. Et Dieu m'est témoin que ce n'est pas notre argent que je défends, ni notre amour propre ! Je me moque de l'adjudication de l'armée, de la Légion d'honneur de ton père et de l'avenir politique de Gilbert !

FRANK. — C'est vrai, au fait ! *(A Sylvie :)* J'ai lu ça dans les journaux. C'est crevant !

MARIA. — Ce n'est pas pour ça que je me bats, Frank. C'est pour autre chose qui est au-dessus de nous. Le nom. Notre nom.

FRANK. — Votre nom.

FRÉDÉRIC. — Et le tien ! Tu es un Varescot, il me semble !

FRANK, *candide.* — Moi ? Vous m'avez donné 500.000 francs pour être autre chose.

MARIA. — Je ne veux pas te suivre sur ce terrain. Tu y es trop fort. Excuse-moi, Frank, je suis très fatiguée.

Silence. Frank regarde sa cigarette qui achève de se consumer entre ses doigts. Il sourit.

FRANK. — Être ou ne pas être l'assassin de son grand-père... Douze cent mille paires de godasses d'un côté, les voix de mon beau-frère et la croix de mon père... De l'autre ? Rien ! Le pauvre Frank !...

SYLVIE. — Inutile de te dire que nous ne serions pas des ingrats...

FRANK. — Ah ! oui ?

SYLVIE. — Une fois cette épreuve terminée, nous prendrions les dispositions nécessaires pour te faire la vie agréable... pas ici, naturellement, pas à la maison. Ce serait trop choquant... Ailleurs. A l'étranger, par exemple. De toute manière, tu ne serais pas à plaindre...

FRANK, *riant.* — Enfin le mot que j'attendais ! Après le drapeau, la mangeoire ! Je te retrouve, famille ! *(Il jette son mégot par terre, l'écrase de la pointe du pied, met les deux mains dans ses poches.)* Vous pouvez crever.

FRÉDÉRIC. — Frank !

GERTRUDE. — Bravo, Frank !

SYLVIE. — Chiqué ! C'est pour faire monter les prix !

FRANK, *il regarde Sylvie.* — Il y a tellement longtemps que tu n'as pas reçu une paire de claques, toi ?

GERTRUDE. — La semaine dernière. Et soignée ! Elle peut faire pour quinze jours.

FRANK. — Dommage ! Là-dessus, bonsoir tout le monde.

Il va à la porte.

MARIA. — C'est ton dernier mot ?

FRANK, *se retournant.* — Tu tiens tellement à en entendre un autre ?

MARIA. — C'est une enfant, Frank...

FRANK. — Qui ça ?

MARIA. — Celle qui va aller en prison à ta place.

FRANK. — « A ma place » est joli !

MARIA. — Elle a vingt-deux ans.

FRANK. — Elle aura un an.

MARIA. — Toi, tu ne risquais rien. Nous aurions obtenu l'acquittement. Elle, c'est autre chose. Nous ne ferons pas un geste pour la sauver. Au contraire.

FRANK. — Casse-cou, tante Mia. Tu tombes dans le mélo !

MARIA. — Si elle se noyait sous tes yeux, tu risquerais pourtant ta vie pour la sauver !

FRANK. — Aucun rapport. *(Souriant.)* C'est tout ?... Pas d'autres cordes à ton arc ?

ARMAND. — N'insiste pas, Maria. Tout cela est affreusement pénible.

SYLVIE. — Nous n'allons tout de même pas nous traîner à ses genoux !

FRANK, *amusé.* — Hé ! hé !... Il y a encore ça !... Tous les Varescot à mes genoux... Alors là, franchement, je ne sais pas trop ce que je ferais... Qui commence ?

FRÉDÉRIC, *furieux.* — F...-moi le camp !

GERTRUDE. — Va-t'en, Frank. Ça vaut mieux.

SYLVIE, *digne.* — Nous saurons porter notre croix.

FRANK, *riant.* — Il n'y a que papa qui ne portera pas la sienne !

FRÉDÉRIC. — Nom de D... !

Il se précipite sur Frank, qui se met automatiquement en garde. Mais Gertrude les sépare d'une poigne solide. De justesse, d'ailleurs.

GERTRUDE. — Ah ! non. Pas aujourd'hui !

FRÉDÉRIC. — Alors, qu'il s'en aille !

SYLVIE. — C'est tout ce qu'on lui demande !

MARIA. — Va-t'en, Frank ! Gertrude, réveillez cette fille. Il faut en finir.

Frank regarde, curieux. Gertrude va vers la porte de la chambre, mais cette porte s'ouvre avant qu'elle y soit arrivée et Caroline paraît.

CAROLINE. — Inutile. Je ne dormais pas.

FRÉDÉRIC. — Vous écoutez aux portes ?

ARMAND, *à Frédéric.* — Dame ! Ça l'intéresse. Mets-toi à sa place !

MARIA, *à Caroline.* — Je n'ai donc plus rien à vous apprendre.

CAROLINE. — Non, mademoiselle. *(Elle regarde Frank.)* Je voudrais que vous partiez d'ici sans aucun remords, monsieur. On a essayé de vous faire endosser un meurtre dont je tiens à assumer toute la responsabilité. Je n'ai jamais demandé la pitié de personne. Vous avez été très gentil...

FRANK. — Vous m'étonnez.

CAROLINE, *à Maria.* — Je voudrais qu'on téléphone tout de suite à la police.

MARIA. — Téléphonez vous-même. *(Un temps léger. Caroline hésite. Elle regarde le téléphone.)* Le 4 à Joillac.

Nouvelle hésitation de Caroline, imperceptible, cette fois, ou presque. Puis elle fait un pas vers le téléphone. Ils la regardent tous sauf Maria qui regarde Frank. Caroline tourne la manivelle d'appel. Elle porte l'appareil à son oreille.

CAROLINE. — « La poste ?... Donnez-moi le... »

FRANK. — Stop ! *(Caroline le regarde. Il a fait deux pas. Il lui prend l'appareil des mains tout en la repoussant. Il porte à son tour le récepteur à l'oreille.)* « C'est une erreur, mademoiselle... Vous pouvez vous rendormir. » *(Il raccroche, sourit. Il se tourne vers Maria.)* Ça va. Je signe. Fortiche, la tante Mia !

MARIA, *doucement.* — Merci, Frank.

FRÉDÉRIC. — Merci, mon petit...

GERTRUDE. — Merci, imbécile.

Caroline les a regardés tour à tour. Puis elle se tourne vers Frank.

CAROLINE. — Je ne comprends pas... Qu'est-ce que ça veut dire ?

FRANK. — Ça veut dire que je suis une poire. Allez vous coucher et faites de beaux rêves.

CAROLINE, *elle réalise.* — Quoi ? Mais je ne veux pas ! Je ne veux pas ! C'est moi la coupable !

FRANK. — Mille regrets, vous ne faites pas l'affaire. Les Varescot se tuent entre eux, ma petite.

CAROLINE. — Et vous croyez que je vais supporter ça ? Qu'un autre soit puni à ma place ? Jamais !

FRANK. — Puni ? Ne vous en faites donc pas ! Ils obtiendront l'acquittement. Ils ont tout intérêt à l'obtenir, vous comprenez ? Et puis, ils m'adorent, ces gens-là ! Allez donc vous coucher et pensez à autre chose !

CAROLINE. — Non ! J'attendrai la police ! Je lui parlerai ! Je lui dirai...

FRANK, *net.* — Des clous ! Laissez-nous faire notre lessive en famille, s'il vous plaît. Et ne me prenez surtout pas pour un héros. Je vais leur vendre ça très cher !

CAROLINE. — Vous mentez !

FRANK. — J'ai besoin de fric.

CAROLINE. — Je ne vous crois pas !

FRANK. — Alors là, vous avez tort ! J'ai une chemise trouée, un fond de culotte qui se débine et des souliers signés Varescot qui prennent l'eau. Il ne me reste plus rien à vendre, sauf le décès du grand-père. Un coup de veine, comme vous voyez. Ce ne serait vraiment pas chic de me faire louper l'affaire !

CAROLINE, *elle ne l'a pas quitté des yeux.* — Je ne vous crois pas... Je ne vous crois pas et pourtant j'ai peur de vous croire...

FRANK. — Croyez-moi ! Même la motocyclette sur laquelle je suis venu est un truc pas catholique. Je l'ai achetée à crédit, revendue au comptant et oublié de la livrer, ce qui fait déjà deux superbes motifs pour passer en correctionnelle.

SYLVIE. — Trois !

FRANK, *à Caroline.* — Et je ne sais même pas compter. Trois, dit la femme du notaire ! Donc j'allais en taule de toute manière. Et gratuitement, cette fois ! Alors, vous me croyez, oui ?... Je vois ça dans vos yeux. Merci et à la prochaine. *(Caroline le regarde encore un instant puis elle se détourne sans un mot et court vers la chambre. La porte claque.)* Elle est charmante, cette petite !

ARMAND. — Frank... dis-moi... C'est vrai, cette histoire de motocyclette ?

FRANK. — C'est officiel. Et encore, j'ai oublié le principal. Elle n'a pas de feu rouge.

GERTRUDE. — Tu seras content quand tu auras attrapé une bonne contravention !

FRÉDÉRIC, *sévère.* — Je vous en prie ! Ne soyez pas grotesques ! *(A Frank :)* Frank, laisse-moi te dire la profonde émotion que nous procure à tous ton geste magnifique. Nous ne l'oublierons jamais !

FRANK. — Tu parles ! 5 millions.

FRÉDÉRIC. — 5 millions ?... Quoi « 5 millions » ?

FRANK. — C'est mon tarif. 5 millions cash. Dernier carat.

SYLVIE. — Tu pourrais au moins employer des termes moins humiliants ! Tarif ! Cash ! Dernier carat ! Tu crois nous vendre une motocyclette ?

FRÉDÉRIC. — Dieu nous est témoin, Frank, que nous ne refusons pas d'envisager une juste compensation à ton sacrifice. Mais 5 millions !... On voit bien que tu as toujours jonglé avec les chiffres ! 5 millions !... Où diable veux-tu que nous les prenions, mon pauvre enfant ?

FRANK, *froid.* — 5 millions par tête, évidemment.

FRÉDÉRIC, *sursautant.* — Hein ? Quoi ? Par tête ? Tu es fou ?

FRANK. — 5 millions pour toi, 5 millions pour Gilbert et Sylvie, 5 millions pour tante Mia. Je ne veux pas un sou de l'oncle Armand. Il est mon invité d'honneur.

ARMAND. — Mais non, Frank, mais non ! Je tiens absolument à participer...

FRANK. — Rentre ton portefeuille !

ARMAND. — Mais pourquoi ?

FRANK. — Ça ne m'amuserait pas.

FRÉDÉRIC. — Ecoute, Frank, sois raisonnable ! Sais-tu combien nous avons dû investir pour moderniser notre fabrique de Joillac, celle de la gare ? Plus de 40 millions ! Il a fallu faire venir douze couseuses électriques, autant de trépointes, neuf fraiseuses de lisses et refaire entièrement l'atelier d'emballage.

FRANK. — Tu vas me faire pleurer. *(Coup d'œil à sa montre.)* Je vous donne deux minutes.

FRÉDÉRIC. — On peut tout de même discuter, bon D... ! Je te répète que tu nous ruines !

SYLVIE. — C'est du chantage.

FRANK. — Je ne vois pas ce que tu pouvais attendre d'autre d'un type comme moi ? Alors ? C'est oui ou c'est non ?

MARIA. — C'est oui.

FRÉDÉRIC. — Maria !

MARIA, *à Frank.* — Dépêchons-nous d'en finir. Tu veux un papier en règle, naturellement ? Nous n'aurons jamais le temps de l'établir. Ma parole te suffit-elle ?

FRANK. — La tienne, oui. Autre chose, tante Mia. Il faudra aussi me donner la Bouterie.

MARIA, *lentement.* — La Bouterie ?... Tu veux la Bouterie ?...

ARMAND, *sur un ton de reproche.* — Frank !

GERTRUDE. — Pourquoi la Bouterie ?... C'est une cabane dans les bois, Frank. Deux fois rien ! Et tu sais combien Maria l'aime... Elle y est née... C'est un peu comme si tu prenais le chien d'un aveugle...

FRANK. — Je veux la Bouterie.

MARIA. — Je te la donne.

FRANK. — Parfait.

GERTRUDE. — Tu pourrais au moins dire merci !

FRANK. — Il n'y a pas de quoi.

SYLVIE. — Mon Dieu ! Etre un homme et lui casser la figure !

FRANK. — Téléphone donc à ton mari. *(Un temps léger. Il sourit.)* C'est fini, maintenant. Vous pouvez aller vous coucher.

FRÉDÉRIC. — Comment, nous coucher ? Mais la police va venir ! Il serait plus convenable...

FRANK. — J'ai encore quelques détails à mettre au point avec tante Mia. Vous avez payé, on n'a plus besoin de vous. Bonsoir...

FRÉDÉRIC. — Mais...

FRANK. — On vous réveillera pour le feu d'artifice.

Ils se regardent. Un temps.

FRÉDÉRIC. — Bon... Du moment que tu estimes que... Je crois d'ailleurs que nous avons tous besoin de repos. A tout à l'heure, Frank.

ARMAND. — A tout à l'heure, mon petit.

GERTRUDE. — Tu ne veux pas qu'on te fasse un bon café chaud ?

FRANK, *souriant.* — Merci. Une fois suffit.

GERTRUDE. — Au moins, embrasse-moi... *(Ils s'embrassent.)* Tu ne m'embrasses pas comme avant...

FRANK, *dur.* — Je manque d'entraînement. Bonsoir. *(Ils vont vers leurs appartements respectifs. Pour Armand et Gertrude, c'est la porte de gauche au premier plan. Pour Frédéric et Sylvie, c'est au premier étage. Ils gravissent l'escalier.)* A propos, Sylvie... *(Elle se retourne et le regarde.)* J'ai des excuses à faire à Gilbert.

SYLVIE. — Pas possible ?

FRANK. — Si. J'ai dû sauter en parachute, moi aussi. L'année dernière, en Afrique... Eh bien, c'est très désagréable. J'ai beaucoup pensé à lui. C'est tout.

SYLVIE, *froide.* — C'est mieux que rien.

Elle monte une marche. En bas, Gertrude ouvre la porte de son appartement.

FRÉDÉRIC, *sur l'escalier.* — Frank... *(Frank le regarde. Les autres aussi.)* Inutile de te dire à quel point je déplore que notre conversation se soit déroulée dans un climat aussi... aussi pénible. Je tiens tout de même à te remercier du service immense que tu nous rends.

FRANK, *froid.* — Le service est compris. *(Cette fois, c'est la fin. Ils sortent tous. Frank et Maria sont seuls. Maria s'est assise dans un fauteuil, les yeux clos, la tête renversée sur le dossier. Frank enfonce les mains dans ses poches, la regarde et se met à siffloter. C'est un geste familier qu'Isabelle a dû lui chiper. Un temps.)* Enfin seuls !

MARIA, *doucement.* — Si tu as envie de pleurer, c'est le moment.

FRANK. — Envie de pleurer, moi ? Tu crois ça ?

MARIA. — Oui.

FRANK. — Eh bien, non ! Pas envie de pleurer ! Envie de crier tellement vous me dégoûtez et tellement je me dégoûte. Voilà.

MARIA. — C'est la même chose.

Il hausse les épaules, allume une cigarette.

FRANK. — C'est toujours Legrand qui est flic à Joillac ?

MARIA. — Oui.

FRANK. — Ça me fera plaisir de le revoir... Si ça peut se faire, ne l'appelle pas tout de suite. J'aimerais assez dormir deux ou trois heures avant d'aller pourrir sur la paille humide.

MARIA. — Ta chambre est prête. Je recevrai Legrand moi-même. Peut-être pourrai-je lui faire admettre la thèse de la mort accidentelle. Ce serait la meilleure des solutions.

FRANK. — Et la plus économique.

MARIA. — La moins scandaleuse. Tu tiens tellement à être accusé de meurtre ?

FRANK. — A ce prix-là, tu sais !... En somme, tu me considères comme une ligne de repli ? Je suis un peu déçu, tante Mia... *(Il secoue sa cendre.)* Sans compter que ce brave Legrand va peut-être fermer les yeux et avaler ton petit boniment... Tristan et Yseult au village !... *(Il rit.)* A propos, ça y est, vous deux ? C'est fait ?

MARIA, *neutre.* — Va te reposer, Frank.

FRANK. — Pauvre Legrand !... *(Il écrase sa cigarette.)* Tomber sur une Varescot !... *(Il va vers l'escalier, se retourne.)* Tu restes ?

MARIA, *avec un regard vers le bureau.* — Il faut bien que quelqu'un reste. Gertrude me remplacera tout à l'heure. J'irai m'habiller.

FRANK. — Tu es un brave homme, tante Mia.

MARIA. — On me l'a déjà dit.

Frank monte quelques marches et se retourne.

FRANK. — Bien entendu, tu peux garder la Bouterie. Je n'en veux pas. C'était pour faire bien.

MARIA. — Je sais. Merci, Frank.

FRANK. — Pour le fric, c'est autre chose. Les Deux-Pigeons sont à vendre. C'est une bonne petite affaire. Et puis comme ça on pourra se voir... *(Il rit.)* Comment me trouves-tu ?

MARIA, *calmement.* — Ignoble.

FRANK. — Oui. Je suis assez content de moi...

Il achève de monter l'escalier et disparaît en sifflotant. On entend claquer une porte. Maria se lève, va vers le bureau, ouvre la porte, entre.

RIDEAU

ACTE II

Quatre heures plus tard. Avant le lever du rideau on entend, comme au premier acte, l'horloge sonner. Mais cette fois la sonnerie est un peu étouffée, plus lointaine. L'horloge sonne 7 heures. Le rideau se lève.

Le décor n'a pas de caractère nettement défini, comme c'est souvent le cas dans les maisons provinciales. La pièce que nous voyons peut être une salle à manger ou un salon. Pratiquement elle est sans doute les deux.

Trois portes : une, au fond et au centre, à double battant de bois ciré, qui donne sur un couloir ; une autre à un seul battant, à droite, au premier plan ; la dernière, à gauche, à l'arrière plan, dans le même style que la précédente.

Au fond, de chaque côté de la porte, deux vitrines modernes dans lesquelles les Varescot conservent leurs modèles de chaussures d'hommes et de femmes les plus réussis depuis la fondation de la fabrique (1887). Il y a là, dans un raccourci assez amusant, plus d'un demi-siècle de l'histoire de la chaussure de France, depuis la bottine montante à haut talon en chevreau noir et gris jusqu'au lamé du soir moderne et décolleté à l'extrême.

Aux murs, quelques tableaux d'artistes régionaux et, en bonne place, encadrés, sous verre, trois ou quatre « Diplômes d'Honneur » et certificats de « Premier Prix » et de « Médaille d'Or » décernés à la firme Varescot au cours des différentes expositions internationales.

A droite, perpendiculairement à la salle, contre le mur, une table moderne en bois verni ou laqué avec, de chaque côté, cinq chaises de cuir à haut dossier soigneusement alignées. La table laisse la porte de droite dégagée. Un chemin étroit en dentelle la parcourt sur toute sa longueur. En son milieu trône une soupière de parade en vieux Limoges.

A gauche, au premier plan, un coin plus intime avec des bergères Louis XVI (copies) recouvertes d'un velours d'Utrecht un peu fatigué. Quelques autres meubles ad libitum.

Le tout est d'une impeccable propreté. On y reconnaît la solide poigne de Gertrude.

Au lever du rideau Maria est endormie dans une des bergères de gauche. Elle est habillée. Elle a les mains ouvertes sur ses genoux. Un livre a glissé sur le sol, à ses pieds... Un temps très léger, puis Estelle entre par le fond. Elle vient vers Maria, lui met la main sur l'épaule.

ESTELLE. — Mademoiselle !... Hé, Mademoiselle !

Maria se réveille brusquement.

MARIA. — Quelle heure est-il ?

ESTELLE. — 7 heures. Ça vient de sonner. Y' a M. Legrand qui est là.

MARIA, *se levant.* — Dites M. le commissaire Legrand.

ESTELLE. — Enfin, il est là. Je lui ai dit que j'allais voir.

MARIA. — Il n'a rencontré personne ?... *(Estelle secoue la tête.)* Vous ne lui avez rien dit ? *(Même jeu d'Estelle.)* Il n'avait pas l'air surpris ? *(Même jeu.)* Bon. Vous le ferez entrer ici. Vous avez commencé le couloir ?

ESTELLE. — Je suis en plein.

MARIA. — Quand vous aurez terminé vous passerez l'aspirateur dans les pièces du haut. Ma belle-sœur a autre chose à faire. Et n'oubliez pas de mettre votre linge à tremper.

ESTELLE, *choquée.* — Le linge ? On va pas s'amuser à tremper le linge un jour comme aujourd'hui ?

MARIA, *sèche.* — Pourquoi ?

ESTELLE. — Je sais pas, moi !... On a tué Monsieur !

MARIA, *sèche.* — Ça ne vous dispense pas de faire votre lessive !

ESTELLE. — Oh ! alors ! C'était bien la peine !

MARIA. — Faites entrer le commissaire Legrand !

Estelle soupire et va vers la porte du fond. Elle se retourne avant de sortir.

ESTELLE. — Et M. Frank ? Il va bien ?

Maria ne répond même pas. Estelle sort. Seule, Maria va se planter rapidement devant un miroir, arrange sa coiffure d'un geste rapide. La porte du fond s'ouvre et elle se retourne brusquement. Un peu trop brusquement. Legrand entre. C'est un homme de cinquante trois ou quatre ans, bâti en force et le visage rude. Son hérédité paysanne éclate dans chacun de ses gestes. Il est mal habillé, ses pan-

talons font des poches aux genoux. Son veston est constellé de taches, ses souliers sont poussiéreux, la cravate est nouée sans grâce sous un col trop petit. Et pourtant c'est un homme séduisant qui ne manque pas d'allure. Il regarde Maria en souriant. Il referme doucement la porte sans la quitter des yeux.

LEGRAND, *sur place.* — Jolie, cette robe. C'est nouveau ?

MARIA. — Bonjour, Legrand.

LEGRAND, *allant vers elle.* — Bonjour, Maria.

Ils se serrent la main.

MARIA. — Excusez-moi de vous avoir dérangé de si bon matin. Vous avez dû me maudire.

LEGRAND. — Pas plus que d'habitude. J'aurais dû arriver une bonne demi-heure plus tôt, mais je suis tombé en panne à la sortie de Joillac. Ma sacrée bagnole tenait sans doute à fêter sa majorité. Elle a eu vingt et un ans hier.

Il s'assied.

MARIA, *debout.* — Fatigué ?

LEGRAND. — J'ai passé la nuit à Limoges. C'était le banquet annuel de la police. Le nouveau préfet avait pondu un discours du tonnerre. Il nous a dit qu'on était les piliers de la société. On a bu pour oublier...

MARIA. — Vous vous êtes couché à quelle heure ?

LEGRAND. — Je ne sais même pas à quelle heure je me coucherai. Je dois avoir une drôle de g... *(Il la regarde.)* Vous aussi, d'ailleurs. Mal dormi ?

MARIA, *debout.* — Très mal.

LEGRAND. — A nos âges, ça commence à se voir...

MARIA. — Je crois comprendre que vous avez décidé d'être grossier. Vous pouvez fumer votre pipe.

LEGRAND. — Volontiers...

Il tire de sa poche une pipe calcinée et une horrible blague. Il bourre sa pipe posément, sans regarder Maria. Celle-ci hésite à parler.

MARIA. — Une tasse de café ?

LEGRAND. — Merci. Vous m'avez déjà fait le coup.

MARIA. — Vous préférez un verre de vin rouge ?

LEGRAND. — Ne cherchez pas à m'humilier. Je ne veux rien. Vous êtes là, ça suffit à mon bonheur...

Il met la pipe à la bouche et l'allume soigneusement. Maria s'assied.

MARIA. — Vous devez vous demander pourquoi je vous ai fait venir.

LEGRAND. — Probablement parce que vous avez besoin de moi. Vol de godasses ou quelque chose dans ce genre. Je n'ai pas d'illusions.

MARIA, *elle se décide.* — Est-ce que vous êtes mon ami, Legrand ?

LEGRAND. — Sûrement pas !

MARIA. — Ah ! non ?

LEGRAND. — Je vous aime.

MARIA. — Eh bien ?

LEGRAND. — Il y a vingt-quatre ans que je vous aime, Maria, et environ quinze ans que je vous vomis.

MARIA. — Comment faites-vous ?

LEGRAND. — Comme je peux ! Je pense à vous. Je vous attends. Je vous guette. Je joue les idiots du village. Le dimanche j'arrive le premier à la messe pour vous voir entrer et je suis le premier dehors pour vous voir sortir. Mes moments de lucidité je les passe à m'envoyer des coups de pied au derrière. Mais c'est encore un moyen de penser à vous. Amusant, non ?... Un type qui voudrait écrire ma biographie s'en tirerait facilement avec deux dates et votre prénom au milieu. Et avec ça, vous voudriez que je sois votre ami ? Vous n'avez pas peur des mouches !

MARIA. — Je vous jure que le moment est mal choisi pour me faire la cour !

LEGRAND. — Je n'y peux rien. C'est machinal. Un peu comme on dépose des fleurs le 11 novembre au pied des monuments aux Morts. Ci-gît Legrand !

MARIA. — Bien entre nous, vous avez l'agonie lente et joyeuse.

LEGRAND. — Tous les martyrs ne sont pas des saints. J'ai des soubresauts.

MARIA. — On en parle.

LEGRAND. — Chaque fois que je rencontre une fille qui vous ressemble, par exemple...

MARIA. — Merci. J'ai déjà lu ça quelque part.

LEGRAND. — Moi aussi. C'est même ce qui m'a donné l'idée... Des fois, ça marche... *(Il la regarde.)* Et puis je sors de là avec une envie terrible de vous tordre le cou. Je suis malheureux, Maria, et vous n'êtes pas heureuse. Et le temps passe.

MARIA. — Vous savez si bien le faire passer ! Mon pauvre Legrand, dire que c'est en aimant la même femme que vous vous serez fait une réputation de satyre ! Car vous avez une réputation de satyre.

LEGRAND. — J'aimerais vous en faire profiter.

MARIA, *debout.* — Legrand.

LEGRAND. — Legrand ! Quoi, Legrand ! *(Il se lève.)* Qu'essayez-vous de me faire croire, Maria ? Que je vous choque ? A d'autres ! Comme si vous ne trouviez pas votre plaisir à me piétiner ! Comme si ça vous déplaisait tellement de savoir exactement ce que je rêve quand je rêve de vous ! Mes confidences vous dégoûtent ? Pourquoi les provoquez-vous ? Oh ! pas avec des mots, bien sûr ! Avec des petits trucs à vous. Des robes neuves, des sourires, des parfums, des regards, des silences ! C'est votre manière de faire l'amour ? Parfait, mais au moins ne me prenez pas pour un cornichon ! Une Varescot qui ne serait pas vicieuse ? Allons donc ! Je la connais, votre fichue famille !

MARIA, *elle s'est retrouvée.* — Je me demandais si vous alliez arriver au bout. Ce qui me dépasse, c'est que votre sale pipe s'éteigne si souvent devant une allumeuse.

LEGRAND, *hargneux.* — Très drôle !

Il se penche et commence à taper le fourneau de sa pipe contre le talon de son soulier en petits gestes rageurs.

MARIA. — J'aurais mieux fait de vous dire tout de suite pourquoi je vous ai fait venir. Cela vous aurait évité cette sortie ridicule. Père est mort.

LEGRAND, *tapant toujours sa pipe.* — Tant mieux !

MARIA, *les poings serrés.* — Legrand ! Je vous dis que mon père est mort !

LEGRAND, *la regardant.* — Il est mort. Bon. Et après ?

MARIA, *suffoquée.* — Quoi ?

LEGRAND. — C'est sûr, au moins ?

MARIA. — Allez-vous-en. Vous êtes ivre ?

LEGRAND. — Vous savez bien que non. Qu'est-ce que vous espériez ? Que j'allais éclater en sanglots ? Je haïssais Cyprien. S'il n'avait pas existé, vous seriez mienne depuis vingt ans.

MARIA. — Non.

LEGRAND. — Il vous a écrasée sous lui comme il a écrasé les autres : Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie... Qu'est-ce que ça change qu'il soit mort ? Vous n'avez même plus la force de respirer seule !

MARIA. — Moi ! Toujours moi !

LEGRAND. — Je me moque du reste. Il est mort à quatre-vingt-trois ans. C'est de son âge ! Et on pourra aller au cimetière sans mouchoir ! Il n'aimait personne et personne ne l'a aimé. Pas même vous, Maria.

MARIA. — Père était au-dessus de l'amour !

LEGRAND. — Je connais le refrain. Le grand, l'immense Cyprien Varescot ! Petit ouvrier à vingt ans, empereur de la godasse à cinquante. Bravo ! Varescot, l'homme qui chausse les cinq parties du monde !... Y compris le père Legrand... *(Il regarde ses souliers.)* Et à l'œil, par-dessus le marché ! *(A Maria :)* Ça ne m'empêche pas de dire ce que je pense. C'était un vieux cochon !

MARIA, *patiente.* — Quand vous aurez fini...

LEGRAND. — J'ai fini. Lui aussi. Et ce n'était pas la peine de me faire venir à 7 heures du matin pour m'apprendre ça. C'est une bonne nouvelle, mais ça pouvait attendre.

MARIA. — Si vous me permettiez de placer un mot...

LEGRAND. — Tenez, vous voulez savoir ce qu'il m'a dit, le jour où je suis allé lui demander votre main ?

MARIA. — Quoi ? Vous êtes allé lui demander ma main ?

LEGRAND. — Parfaitement ! Comme un brave crétin ! Dans mon costume des dimanches !

MARIA. — Mon pauvre Legrand !

LEGRAND. — Il m'a dit : « Alors, gendarme, on voudrait s'envoyer une Varescot ? »

MARIA, *glaciale.* — Et vous avez refusé ?

LEGRAND, *sec.* — Oui. Il riait trop fort. Et puis je dois dire qu'il n'a pas insisté. Là-dessus, je vais dormir. Je vous verrai à l'église si le curé ne le flanque pas à la porte. C'est vrai qu'il a payé les cloches ! Bonsoir, Maria. Je vous présente mes condoléances.

MARIA. — Restez. Ce n'est pas que votre présence me soit particulièrement agréable, mais elle est nécessaire.

LEGRAND, *la regardant, étonné.* — A cause ?

MARIA. — Père n'est pas mort de mort naturelle.

LEGRAND. — Non ?... Alors ça, c'est trop beau ! Il s'est cassé la g... ?

MARIA, *sèche.* — Il a été victime d'un accident.

LEGRAND. — Il est tombé dans l'escalier ?

MARIA. — Dans son bureau. Cette nuit vers 2 heures. Il a heurté la cheminée. Le sang a coulé. Je croyais que dans ces conditions il fallait un constat de police...

LEGRAND. — Oui et non... Un médecin aurait pu suffire... *(Il la regarde.)* C'est curieux que vous ayez pensé d'abord à la police...

MARIA. — J'ai pensé à vous.

LEGRAND. — Oui, oui... Vous avez enlevé le corps ?

MARIA. — Non.

LEGRAND. — Curieux, ça aussi... Pourquoi ?

MARIA. — Père était mort. J'ai fermé la porte à clef. J'ai cru bien faire.

LEGRAND. — Vous avez très bien fait. Presque trop bien... D'habitude les gens ne pensent pas à toutes ces choses. Dieu merci, vous étiez là ! Il était seul quand il est mort ?

MARIA. — Oui. Sa secrétaire l'avait quitté aux environs de minuit. Elle est ici. Voulez-vous la voir ?

LEGRAND. — Je la connais, merci. Joli petit morceau. Elle fait de la motocyclette ?

MARIA, *prise de court.* — Quoi ?

LEGRAND. — Il y a une motocyclette devant le perron...

MARIA, *après une brève hésitation.* — C'est celle de Frank.

LEGRAND. — Frank ?... Il est revenu ? Allons, bon ! Quand ?

MARIA. — Cette nuit.

LEGRAND. — Aussi ? Et dire qu'il y a tellement d'autres nuits où il ne se passe rien !...

MARIA. — Vous voulez peut-être jeter un coup d'œil dans le bureau ?

LEGRAND. — Naturellement.

MARIA. — Je vous accompagne.

Elle prend la clef du bureau, qui est posée sur la table basse, et se lève. La porte de droite s'ouvre et Estelle paraît portant l'aspirateur.

ESTELLE. — Je venais pour les poussières.

MARIA. — Nous partons. Vous avez porté les petits déjeuners ?

ESTELLE. — Pas tous. J'ai que deux bras, moi !

MARIA. — Pour ce que vous faites, c'est largement suffisant. Venez, commissaire.

Ils sortent. Estelle hausse placidement les épaules et branche l'aspirateur sur une prise. Ronflement. Elle commence à promener le bec de l'appareil sur le sol, tout en chantonnant. Alors la porte de gauche s'ouvre doucement et Frank paraît. Même vêtement que la veille. Il regarde faire Estelle en souriant. Elle se retourne, lâche l'aspirateur.

ESTELLE, *heureuse.* — Monsieur Frank !

FRANK, *lui tendant la main.* — Bonjour, fidèle servante.

ESTELLE, *ravie.* — Monsieur Frank ! *(Elle lui serre la main.)* Ça alors, vous parlez d'un coup ! Après huit ans ! Attendez que j'arrête mon machin... *(Elle va couper le contact de l'aspirateur et revient.)* Vrai, ça me coupe la respiration de vous revoir !

FRANK. — Tu ne savais pas que j'étais revenu ?

ESTELLE. — Si, mais ça m'a quand même retournée ! Ces choses-là, vous savez, on a beau s'y attendre... C'est comme la fin de ce pauvre M. Cyprien, tenez ! Croyez-vous ! Un homme qui buvait encore ses deux litres par jour ! *(Confidentielle :)* Paraît qu'il est mort poussé... Ce que je sais pas, par exemple, c'est qui c'est qui l'a poussé ! On me dit jamais rien, dans cette maison !

FRANK. — C'est moi.

ESTELLE. — Vous ? *(Elle le regarde, suffoquée.)* Oh ! Monsieur Frank ! C'est pas bien, ça ! Pousser son grand-père ! *(Elle rit.)* Ça va ! Vous me faites marcher. Vous avez un œil qui rit.

FRANK. — Eh bien, il a tort. C'est vraiment moi, Estelle. Un geste malheureux.

ESTELLE. — Allons donc ! Ce pauvre monsieur était déjà mort que vous n'étiez pas encore arrivé ! Vous pensez bien que je vous aurais vu quand j'ai apporté le café.

FRANK. — J'étais dans la chambre de tante Mia.

ESTELLE. — Alors, c'est bien vous ! Mais comment ça a pu arriver, une horreur pareille ?

FRANK. — Nous étions en train de nous battre.

ESTELLE. — Encore ? Quelle famille, croyez-vous ! Au moins, vous vous battiez pas pour la même chose que la dernière fois ?

FRANK. — Non. Question de gros sous.

ESTELLE, *moue.* — C'est moins joli. Vous vous souvenez, la première fois ? Ce que je pouvais avoir peur ! « Attends un peu, qu'il criait, M. Cyprien, attends un peu, bougre de cochon ! Je vais t'apprendre à coucher avec la bonne !... » Et pan ! Et bing ! A grands coups de canne ! Jusqu'au moment où vous lui avez mis un marron.

FRANK, *avec un sourire.* — Il m'en a mis un autre qui m'a fait dégringoler l'escalier sur le dos. A soixante-quinze ans sonnés, c'était quand même du beau travail !

ESTELLE. — N'empêche que si vous m'aviez écoutée, ça serait pas arrivé ! Je vous l'avais assez dit de partir avant minuit. C'était l'heure de M. Cyprien. Mais va te faire fiche ! *(Elle sourit.)* C'est pas que je me plaigne, Monsieur Frank. Tout compte fait, c'était le bon temps. Et quand vous avez été parti, ça n'a pas été drôle, je vous jure !

FRANK. — Ah ! oui ?

ESTELLE, *mélancolique.* — J'ai plus vu personne ! Et M. Cyprien me faisait une de ces têtes !

FRANK. — Pauvre Estelle !

ESTELLE. — J'ai failli chercher une autre place. Parole ! Et puis, petit à petit, ça s'est arrangé. Ils ont acheté l'aspirateur... *(Gentille :)* Et maintenant, voilà que vous êtes là, Monsieur Frank !... *(Soudain :)* Mon Dieu ! J'oubliais ! Ce sacré Legrand qui est arrivé ! Il faut vous sauver, Monsieur Frank ! Vite ! Vous passerez par la cuisine !

FRANK, *avec un sourire.* — Merci. J'ai décidé d'aller en prison.

ESTELLE, *suffoquée.* — Quoi ? Un Varescot en prison ? Ça alors ! Vous serez le premier !

FRANK. — Il faut bien que quelqu'un commence ! A ce sujet, justement, je voudrais te demander un service...

ESTELLE. — Oh ! pour ça, j'irai vous voir !

FRANK. — C'est autre chose, Estelle. Ecoute-moi. Il se peut qu'au cours du procès on fasse appel à ton témoignage. On te convoquera. On t'appellera à la barre.

ESTELLE, *sourcils froncés.* — On m'appellera comment ?

FRANK, *patient.* — Je veux dire que le président te demandera sans doute de répéter ce que tu sais sur grand-père, sur moi, sur nos habitudes, nos rapports, nos petites histoires de famille, *et cætera, et cætera...*

ESTELLE. — Eh bien, il n'a pas fini d'en entendre, le président !

FRANK. — Si, justement. Je veux que tu te taises. Tu ne sais rien. Tu ne diras rien. Surtout en ce qui concerne le motif de ma bagarre avec grand-père. Alors là, pas un mot ! Bouche cousue. Tu feras l'idiote !

ESTELLE. — Bien, Monsieur Frank. J'essaierai. Mais pourquoi ?

FRANK. — Je pense que grand-père n'aurait pas beaucoup aimé... *(Clignant de l'œil :)* Et puis, ça embêtera les journalistes !

ESTELLE. — Ça me va ! J'en connais un, de journaliste, à Joillac qui est tout le temps à me renifler les jupes. Celui-là, alors, parce qu'il a une casquette avec *France-Soir* écrit dessus !

FRANK. — Je peux compter sur toi ?

ESTELLE. — Oui, monsieur Frank. Mais vous pouvez pas savoir ce que ça me fait de penser que cette espèce de sale gendarme... *(Hochant la tête.)* Je sens que je vais encore casser quelque chose ! *(Changeant de ton :)* C'est pas tout ça, il faut tout de même que j'aille faire aussi les autres pièces !... *(Elle va débrancher l'aspirateur.)* Heureusement que j'ai l'aspirateur ! *(Elle prend l'appareil d'une main et le tuyau de l'autre. Elle regarde Frank.)* Je voulais toujours vous dire, pour M. Cyprien... lui et moi, c'était plutôt de l'amitié, Monsieur Frank... On était tous les deux natifs de Bourganeuf, vous comprenez... Et puis ça l'empêchait de courir dehors !

FRANK, *souriant.* — Brave Estelle ! Tu étais l'ange de ce foyer !

La porte du fond s'ouvre et Gertrude paraît, vêtue d'une robe noire et portant un plateau sur lequel il y a un bol de café au lait fumant et deux croissants dans une assiette à dessert.

GERTRUDE. — Eh bien, Estelle ? Pas encore fini ?

ESTELLE. — Juste maintenant, Madame Gertrude ! Je m'en allais.

GERTRUDE. — Je parie que vous avez oublié de passer sous les meubles.

ESTELLE, *indignée.* — Moi ? Moi, je ne passe pas sous les meubles ? Heureusement que M. Frank est là pour le dire !

GERTRUDE, *allant poser son plateau sur la table.* — Ça va. Allez faire le salon, maintenant, et dépêchez-vous ! Le personnel de la fabrique va sans doute envoyer une délégation pour ce pauvre M. Varescot. Il faut que la maison soit faite à 11 heures !

ESTELLE, *suffoquée.* — A 11 heures ?... *(Elle va vers la porte en bougonnant.)* Eh bien, heureusement qu'on n'en tue pas un tous les jours !

Elle sort par le fond et referme la porte.

GERTRUDE. — Une vraie couleuvre, cette fille ! Bonjour, mon petit. Tu as pu dormir un peu ?

FRANK. — Admirablement ! Le sommeil des consciences tranquilles !

GERTRUDE, *choquée.* — Oh ! Frank ! Comment peux-tu... *(Elle réalise soudain.)* Ah ! oui, c'est vrai ? On finit par s'y perdre dans vos histoires !... Tiens, mange. *(Frank s'installe et déjeune pendant que continue la conversation.)* Maria est en bas avec le commissaire. Il a téléphoné au docteur Lapiau. J'ai les nerfs dans un état, mon pauvre petit ! Ce Legrand qui fouille partout en suçant sa pipe, Maria pâle comme une morte, les chambres pas encore faites à 7 heures du matin... et Armand qui n'avait même pas de cravate noire !

FRANK. — Je vous en donne du tracas !

GERTRUDE, *s'asseyant.* — Pas de cravate noire ! C'est à se demander à quoi il pense ! Enfin, il est allé à Limoges avec la voiture. Il en profitera pour ramener Gilbert.

FRANK, *mangeant.* — Il manquait quelque chose à mon bonheur. C'était Gilbert.

GERTRUDE. — Sylvie m'avait demandé de le joindre au téléphone. Le mal que j'ai eu ! Tu penses, il est en train de former ses comités électoraux dans les villages des environs ! Quand je lui ai appris que ton pauvre grand-père... Si tu avais entendu ça ! Il a même dit un gros mot !

FRANK. — C'est la douleur.

GERTRUDE. — Ne sois pas trop dur, Frank. C'est peut-être bien Cyprien qui n'a pas su mériter nos larmes... Le chagrin des vivants, vois-tu, je crois que c'est la récompense des morts. Mange encore un croissant.

FRANK. — Merci. J'en avais perdu l'habitude et ce n'est pas le moment de la reprendre.

GERTRUDE. — C'est vrai, mon Dieu ! J'oublie toujours... Si au moins cette histoire d'accident pouvait marcher !

FRANK. — Je perdrais 15 millions dans le coup.

GERTRUDE, *elle le regarde.* — Mon pauvre petit, tu t'en donnes du mal pour essayer d'être méchant !

FRANK, *dur.* — Ne joue pas les tantes-gâteaux et n'aie pas trop d'illusions. Je suis méchant. Si je n'étais pas devenu méchant, je serais mort ! *(Il se lève.)* Ça m'est venu tout seul, avec des souliers troués, des nuits sans murs, des jours sans pain. Ça m'est peut-être venu le soir où vous m'avez plongé d'un seul coup dans la misère. En tout cas, c'est fait, tante Gertrude. Alors, qu'on me fiche bien la paix avec ma grandeur d'âme ! Je vous ai pris le fric et je le garde !

GERTRUDE, *placide.* — Tu as bien raison ! *(Elle se lève.)* Je peux tout emporter ? Tu ne veux plus rien ?

FRANK, *sec.* — Merci. L'administration pénitentiaire se chargera du reste.

GERTRUDE, *desservant.* — Je ne voulais pas te faire de la peine, Frank... *(Un temps léger.)* Ton père et ta sœur voudraient bien te voir cinq minutes tout à l'heure. Tu acceptes ?

FRANK. — Il leur faut un laissez-passer ?

GERTRUDE, *doucement.* — Tu les impressionnes... Il y a aussi quelqu'un à qui ça ferait plaisir de te parler... La petite, tu sais ?

FRANK. — Quelle petite ?

GERTRUDE, *dans un bon sourire.* — L'assassin.

FRANK. — Si c'est pour me pleurer dans le gilet... Ça l'intéresse tellement de me voir ?

GERTRUDE. — Elle n'a peut-être jamais rien vu. Alors ?

FRANK. — M. Frank Varescot reçoit.

GERTRUDE. — Bon. *(Elle le regarde.)* Je crois quand même que tu serais plus présentable avec une cravate. Tu veux que je t'en prête une d'Armand ?

FRANK. — On vous les enlève en prison.

GERTRUDE. — C'est vrai, mon Dieu ! J'oublie toujours... *(Elle va vers la porte en hochant la tête. Elle se retourne avant d'y arriver.)* Admettons que tu y ailles, en prison... Ils te permettraient tout de même d'assister à l'enterrement ?

FRANK. — Mais bien sûr ! Enchaîné au corbillard !

GERTRUDE. — Alors on enterrera Cyprien Varescot et son petit-fils ne sera pas là ? Bravo ! Ça fera bon effet dans le pays !

Elle sort. Frank hausse les épaules et va se planter devant la glace qui est à droite. Il essaie de boutonner son col. La porte de gauche s'ouvre, celle par laquelle il est entré, et la tête ébouriffée d'Isabelle paraît.

ISABELLE. — Oncle Frank !

FRANK, *se retournant.* — Zabi-Zabeau ! *(Elle court vers lui. Elle aussi est habillée d'une petite robe noire. Elle se jette dans les bras de Frank.)* Bonjour, poison !

ISABELLE. — Je suis contente de te voir, oncle Frank ! Maman me l'a défendu, mais j'ai fait le tour par la lingerie. Tu vas bien ? Tu as perdu ta cravate ? Tu ne trouve pas que j'ai grandi ?

FRANK, *amusé.* — Oui aux trois questions !

ISABELLE. — Attends ! Je t'ai apporté quelque chose ! *(Elle ressort par la porte de gauche et rentre presque aussitôt, portant un grand bol de café au lait et deux croissants.)* Tiens ! Je suis sûre que personne n'y avait pensé !

FRANK, *prenant bol et croissants.* — Personne. Merci, Zabeau. Tu sais, je n'ai pas très faim...

ISABELLE. — Bois au moins le café au lait ! Pour me faire plaisir ! J'y ai mis une grosse poignée de sucre.

FRANK, *faisant la grimace.* — Ça arrange tout. *(Héroïque, il avale le café au lait puis rend le bol à Isabelle.)* Fameux !

ISABELLE. — Cache les croissants dans ta poche, tu les mangeras en prison !

FRANK. — Bonne idée ! *(Il le fait.)* Comment sais-tu que je vais aller en prison ?

ISABELLE. — C'est maman qui en parlait cette nuit avec grand-père Frédéric. Elle a dit aussi : « Penses-tu ! Pour le même prix il serait allé à Cayenne. C'est un dur ! »

FRANK. — J'aime beaucoup ta maman.

ISABELLE. — Qu'est-ce que c'est, un dur ?

FRANK. — Un type que les autres ne peuvent pas digérer.

ISABELLE. — Tu sais, maman m'a fait un grand discours, ce matin. Il paraît que j'aurai une bonne paire de claques si je dis pas au commissaire que c'est toi qui as tué grand-papa Cyprien en le poussant. Et pourtant, c'est pas vrai ! Alors, maintenant, on va me donner aussi des claques quand je dirai la vérité ?

FRANK. — Ne t'occupe pas de ça, veux-tu ? Obéis à ta mère !

ISABELLE. — C'est M^lle^ Caroline qui a poussé grand-papa ! Il paraît qu'il voulait la violer. Qu'est-ce que c'est, violer ?

FRANK. — Si tu insistes, ce sera une bonne fessée !

ISABELLE. — Bon. Je regarderai dans le dictionnaire.

On frappe timidement à la porte du fond. Frank se retourne d'un bloc.

FRANK. — Entrez !

La porte s'ouvre et Caroline paraît. Même robe que la veille, mais elle porte un corsage de Maria. Elle hésite sur le seuil.

CAROLINE, *sur le seuil.* — Oh ! pardon, je vous dérange !... C'est M^me^ Gertrude qui m'avait dit...

FRANK. — Entrez donc ! J'expédie les affaires courantes... *(A Isabelle :)* Zabeau, si tu étais vraiment gentille...

ISABELLE. — Oui, oncle Frank. Tu veux que j'aille écouter à la porte du bureau pour savoir ce qu'ils disent ?

FRANK. — C'est ça. Merci d'avance.

ISABELLE. — Mais je te reverrai, hein ? Tu n'iras pas en prison sans m'embrasser ?

FRANK. — Ça me gâcherait mon plaisir. File !

ISABELLE, *elle emporte le bol.* — A tout à l'heure, oncle Frank !... *(Elle court vers la porte, regarde Caroline et sourit.)* Elle est jolie, pas vrai ?...

FRANK. — Ça te regarde ?

ISABELLE. — Tu ne trouves pas qu'elle est jolie ?

FRANK, *en colère.* — Non ! Fiche-moi le camp ! *(Isabelle rit et s'éclipse en refermant la porte. Frank regarde Caroline et lui dit d'un ton froid.)* C'était une erreur. Vous êtes très jolie.

CAROLINE, *timide.* — Merci, monsieur.

FRANK. — Je n'y suis pour rien. Vous avez quelque chose à me dire ?

CAROLINE. — Oui... Il me semblait... Maintenant je ne sais plus...

FRANK. — C'est peut-être la première fois que vous parlez à un individu sans cravate ? *(Caroline baisse la tête et se tait.)* Asseyez-vous, cela va vous revenir...

CAROLINE, *tête baissée.* — Je voulais vous dire merci.

FRANK, *sec.* — Merci.

CAROLINE, *elle s'anime un peu.* — Oh ! pas comme cela, bien sûr... Pas si... Pas si bêtement... Avec d'autres mots que j'avais là... qui m'étaient venus tout seuls... Et puis vous m'avez regardée, et... *(Elle hoche la tête.)* Je vous demande pardon.

FRANK, *souriant.* — La petite fille a oublié son compliment ?... Cher sauveteur, c'est aujourd'hui ta fête... Croyez-moi, c'est sans intérêt. Vous ne me devez rien. Les prisons ont été inventées pour les types dans mon genre. Je suis un dur, moi.

CAROLINE. — J'ai tellement honte et j'ai tellement peur...

FRANK. — Ce qui fait déjà deux sentiments encombrants. N'y ajoutez pas la gratitude. En fait de service rendu, je vais vous faire louper vos débuts dans le drame mondain, un point c'est tout ! *(Elle le regarde.)* Mais oui ! Vous auriez été acquittée au milieu des acclamations du jury et votre beau visge d'héroïne aurait embelli les premières pages des journaux. J'ajoute qu'il aurait fait meilleur impression que le mien. Je n'ai pas une g... d'innocent.

CAROLINE, *doucement.* — Pourquoi parlez-vous comme lui ?

FRANK. — Comme qui ?

CAROLINE. — Les mêmes mots qui blessent... le même désir de faire mal... de tout rabaisser... les mêmes yeux...

FRANK. — De qui parlez-vous, exactement ? *(Caroline se tait et baisse la tête. Il fait un pas vers elle.)* De grand-père ?

CAROLINE, *tête baissée.* — Oui...

FRANK. — Alors, vous trouvez que je lui ressemble ?

CAROLINE, *de même.* — Oui...

FRANK. — Merci. Comme ça, je suis complet ! *(Un temps.)* Je lui ressemble tellement ?

CAROLINE, *le regardant.* — Pas toujours...

FRANK. — Je respire.

CAROLINE. — Vous lui ressemblez quand vous êtes méchant. Tout à l'heure, là, j'ai cru que c'était lui...

FRANK, *ironique.* — Ça a dû vous faire une émotion !

CAROLINE, *elle éclate en sanglots.* — Oh ! assez ! assez ! *(Elle tombe sur une chaise, la tête dans les mains.)* Allez-vous-en ! Laissez-moi... Laissez-moi...

FRANK, *embêté.* — Allons, bon !... *(Il la regarde, hoche la tête et vient vers elle.)* Ne pleurez pas, voyons. C'est trop bête. Et puis ça me flanque des complexes d'infériorité. Je vous jure que ce n'est pas le moment ! *(Il lui relève la tête.)* Faites voir un peu ça... *(Il sourit.)* Ma parole, ce sont de vraies larmes ! Faut-il que vous soyez bête, ma pauvre Catherine !

CAROLINE, *en larmes.* — Caroline.

FRANK, *souriant.* — C'est encore mieux. Vous n'avez pas de mouchoir ?

CAROLINE, *en larmes.* — Non...

FRANK. — Evidemment, vous ne pouviez pas prévoir... Attendez !... *(Il sort le sien de sa poche et lui tamponne les yeux.)* C'est la première fois que je fais ce genre de boulot. Ça va à peu près ?

CAROLINE. — Oui...

FRANK, *gentil.* — Je lui ressemble toujours ?

CAROLINE. — Oh ! non.

FRANK, *il procède par gestes précis, comme un peintre.* — Je ne sais pas pourquoi, mais ça me rassure... Et puis j'aimerais que vous gardiez un bon souvenir de moi... Vous voyez, je suis aussi bête que n'importe qui quand je veux m'en donner la peine !... Là !... Encore une !... *(Il essuie une larme.)* Tout à l'heure j'étais un peu énervé. La seule idée que ce vieux Legrand est en train de marcher à quatre pattes sur le tapis du bureau !... Et puis vous êtes entrée... Il y a des moments où je supporte mal la beauté des jeunes filles trop pures... *(Il la regarde, laisse tomber son mouchoir sur la table, prend dans ses mains le visage de Caroline, se penche un peu. Elle a fermé les yeux.)* Vous n'avez jamais été sa maîtresse ?

CAROLINE, *doucement.* — Jamais.

FRANK. — La maîtresse de personne ?

CAROLINE, *bas.* — De personne.

FRANK, *lentement.* — Et pourtant si un sale type comme moi vous le demandait gentiment... *(Caroline se tait. Il murmure en souriant :)* Idiote... *(Il attire à lui les lèvres de Caroline. Elles touchent les siennes quand on frappe à la porte. Caroline se dresse d'un bond, tremblante. Frank sourit.)* Sauvée par le gong !

CAROLINE, *bouleversée.* — Frank...

FRANK. — Un coup de veine, croyez-moi ! N'en parlons plus. On efface tout et on ne recommence pas. D'accord ?

CAROLINE. — Frank !

On frappe à nouveau à la porte.

FRANK. — Une seconde ! *(A Caroline :)* Tenez, filez par là...

Il lui ouvre la porte de gauche. Elle l'a suivi. Elle le regarde.

CAROLINE, *suppliante.* — Frank !

FRANK, *presque tendre.* — Va-t'en ! Tu es trop bête... *(Il la pousse dehors et referme la porte. On frappe à nouveau.)* Entrez !

Au même moment, celle du fond s'ouvre et Frédéric paraît en compagnie de Sylvie. En noir tous les deux. Sylvie très haute couture. Frédéric très officiel et tiré à quatre épingles.

FRÉDÉRIC. — C'est moi, Frank !

FRANK. — Je vois bien.

FRÉDÉRIC. — Je... J'avais peur que tu te figures que... que c'était la police.

FRANK. — La police ne frappe pas. Elle cogne. Bonjour. *(A Sylvie :)* Pardon ! Au moins tu sais porter le deuil ! On a envie de mourir.

SYLVIE, *froide.* — Ne te gêne pas. Bonjour.

FRANK. — Bonjour, chérie.

FRÉDÉRIC. — Je... On a pensé à t'apporter ton petit déjeuner ?

FRANK. — Oui, oui. Plusieurs fois. Merci.

FRÉDÉRIC. — Tu étais seul ? Il m'avait semblé...

FRANK. — Je n'étais pas seul.

SYLVIE. — Elle est jolie quand elle pleure ?

FRANK. — Qui ?

SYLVIE, *souriant.* — La jeune personne qui a oublié ton mouchoir sur la table.

Frank va prendre son mouchoir et l'enfouit dans sa poche d'un geste rageur.

FRANK. — Toujours en pleine forme, je vois ?

FRÉDÉRIC. — Tu... Tu ne crois pas qu'on pourrait s'embrasser, Frank ?

FRANK. — Tu crois vraiment qu'on pourrait ?

FRÉDÉRIC, *gêné.* — Essayons...

FRANK, *gentil.* — Mais bien sûr, papa !... *(Ils s'embrassent. Frank se tourne vers Sylvie, les bras tendus.)* Ça marche très bien, tu sais...

SYLVIE, *en l'embrassant.* — Ce que tu peux être exaspérant, mon pauvre Frank !

FRANK, *narquois.* — Allons, allons ! Ne nous attendrissons pas !

FRÉDÉRIC, *douloureux.* — Vraiment je t'envie de pouvoir plaisanter dans un moment pareil ! Moi, je vis des heures affreuses... La mort de père... la présence de ce policier chez nous... J'en suis malade.

FRANK. — Privilège des honnêtes gens !

FRÉDÉRIC, *fébrile.* — J'ai essayé de parler à Legrand, mais il a refusé de me recevoir. Et dans quels termes, encore !... Là-dessus Lapiau est arrivé et ils se sont enfermés dans le petit salon... Ils ont laissé cette pauvre Maria plantée devant la porte à se ronger les poings... *(Il se laisse tomber sur un siège.)* Tout ce que j'ai, tu entends ? Je donnerais tout ce que j'ai pour savoir ce qui se prépare !

FRANK, *souriant.* — Chiche !

SYLVIE. — Oh ! je t'en prie ! Garde ton persiflage pour ton public habituel ! Vraiment, c'est à se demander de quoi tu es fait ! Le sort de toute une famille est en train de se jouer derrière une porte et tu restes là à sourire et à crâner ! Grands dieux, je ne t'aime pas, mais je t'aimerais peut-être si je t'avais vu pleurer une seule fois !

FRANK. — Je n'ai d'ailleurs pleuré qu'une seule fois, Sylvie. Pleuré de froid. Et j'étais seul. *(A son père :)* Tante Gertrude m'a dit que tu voulais me parler...

FRÉDÉRIC. — Oui. *(Soupirant :)* Dieu sait que tu ne rends pas les choses faciles, Frank ! *(Il se lève.)* Voilà. Nous avons pensé qu'il serait bon de jeter sur le papier les bases essentielles de notre accord d'hier... Du nôtre, Frank. Pas du tien. *(Il tire de sa poche une feuille de papier timbré pliée en deux.)* Sois certain que nous avons fait l'impossible pour y mettre les formes et ménager ta fierté en même temps que la nôtre. En tout cas, ce papier est en règle...

FRANK. — Et timbré ! Tu as bien fait les choses.

FRÉDÉRIC. — Régulièrement. Ce n'est pas nous qui avons placé cet entretien sur le plan commercial, mon enfant. C'est toi. Oh ! ce n'est pas un reproche, crois-moi ! Je regrette, voilà, je regrette... Cela aurait pu être si beau, si émouvant...

FRANK, *souriant.* — L'élection de la plus belle poire.

SYLVIE, *sèchement.* — Ce papier te donnera tous les apaisements souhaitables à ce sujet ! Il porte les signatures de père, la mienne, celle de Maria, et il vaut 15 millions... Avoue que c'est un prix, pour une poire !

FRÉDÉRIC. — Nous n'avons pas voulu que tu ailles en... enfin, que tu partes... si tu dois partir... sans emporter toutes les garanties nécessaires.

FRANK, *tendu.* — Vous aimez mieux que je sois sous contrat ?

SYLVIE, *tapant du pied.* — Mais enfin qu'attendais-tu ? Que désirais-tu ? Dis-le une bonne fois !

FRANK, *criant.* — A quoi bon ? Tu n'es même pas fichue de le comprendre ! Ce que je désirais ? Rien ! Rien ! Simplement que quelqu'un me tende la main et me dise : « Tu es venu. Merci, Frank. J'ai besoin de toi... » *(A Sylvie :)* Pas grand-chose, comme tu vois ! Un geste et un mot !

FRÉDÉRIC. — Frank, mon enfant ! Si j'avais su !...

FRANK. — Ah ! voilà ! Il fallait savoir ! Evidemment, c'est une idée qui ne viendrait pas à tout le monde ! Oh ! et puis, zut ! C'est très bien comme ça ! *(Tendant la main.)* On peut jeter un coup d'œil sur le petit poème ? *(Frédéric le lui tend. Il le lit.)* « Entre les soussignés... » *(A son père :)* C'est bouleversant ! *(Il tend le papier à Sylvie.)* Mets ça dans ton poudrier. Tu me le rendras à la sortie.

SYLVIE, *elle prend le papier et sourit.* — Tu me fais confiance, maintenant ?

FRANK. — Oui ! Je ne supporte pas le café au lait sucré. *(Nerveux :)* Mais enfin, qu'est-ce qu'il fabrique, Legrand ? J'aimerais bien qu'on en finisse !

FRÉDÉRIC. — Ne t'énerve pas ! Je t'en prie ! Il ne va pas tarder.

FRANK. — C'est à Limoges que je serai jugé, naturellement ?

FRÉDÉRIC, *avec effort.* — Naturellement.

FRANK. — Les engagés volontaires devraient pouvoir choisir leur cour d'assises.

La porte du fond s'ouvre et Armand paraît. Tout en noir. Manteau et chapeau.

ARMAND. — Ah ! vous êtes là ! Bonjour... *(Il va embrasser Frank.)* Et toi, mon pauvre petit ? Pas trop nerveux ?

FRANK. — Soixante-douze pulsations-minute ! L'idéal !

SYLVIE. — Tu n'as pas ramené Gilbert ?

ARMAND, *quittant manteau et chapeau.* — Il a tenu absolument à passer à son étude. Il prendra sa voiture. Moi, je n'ai pas pu l'attendre... Je n'aurais pas pu... Dès que j'ai eu acheté ma cravate... Comment la trouves-tu ?

SYLVIE. — Noire.

ARMAND. — C'est le principal. Il y en avait en soie, mais j'ai eu peur que cela fasse un peu... un peu léger. Estelle m'a dit que Legrand était arrivé et qu'il avait convoqué Lapiau... Je n'ai pas pu tirer un mot de Maria !

FRÉDÉRIC. — Maria ne sait rien. Personne ne sait rien. Il faut attendre...

ARMAND, *soupirant.* — Attendons !... *(Il s'assied, fatigué.)* A Limoges, les gens sont déjà au courant !

FRÉDÉRIC, *sursautant.* — Hein ?

ARMAND. — Au courant du décès, bien sûr ! C'est fou ce que les mauvaises nouvelles vont vite... Il y a plus de vingt personnes qui m'ont serré la main. Pauvre père ! Il partira au milieu de l'estime générale ! A propos, Chambon m'a demandé qu'on lui téléphone le plus tôt possible le texte des lettres de faire-part.

SYLVIE. — Je me demande ce qu'on va bien pouvoir y mettre !

FRÉDÉRIC. — Ce qu'on y met d'habitude, évidemment ! Les noms des membres de la famille.

SYLVIE. — Même celui de Frank ?

ARMAND. — Pourquoi pas ?... *(Soudain :)* C'est vrai, mon Dieu ! *(A Frédéric :)* On n'avait pas prévu ça !

FRÉDÉRIC, *embêté.* — Non... *(A Frank :)* Qu'est-ce que tu en penses ?

FRANK. — Rien. Je ne peux pas tout faire !

ARMAND. — Je crois qu'il vaudrait peut-être mieux passer sous silence...

Il est interrompu par la porte du fond qui s'ouvre. Ce sont Legrand, Maria et Gertrude. Ils se raidissent. Frank sourit, un peu crispé, et enfonce ses mains dans ses poches.

LEGRAND. — Je m'excuse d'avoir été un peu long. Le docteur Lapiau n'en finissait plus... Rebonjour, Frédéric... Bonjour Armand... Bonjour Sylvie... *(Il arrive à Frank, le bouscule cordialement.)* Te voilà, toi, grande brute ? Ça va toujours ?

FRANK. — Admirablement. Vous avez grossi.

LEGRAND. — C'est ma manière d'avoir de l'avancement. D'où viens-tu ?

FRANK. — D'un peu partout. Les voyages forment la jeunesse.

LEGRAND. — Pas toujours. A ce propos, j'aimerais bien te raconter une histoire de motocyclette...

FRÉDÉRIC, *nerveux.* — Franchement, Legrand...

LEGRAND, *à Frank.* — Il y avait une fois un jeune imbécile...

FRANK. — Je la connais déjà. Merci.

LEGRAND. — Le parquet de Limoges la connaît aussi.

FRÉDÉRIC. — Ecoutez, Legrand, j'ai un peu l'impression que vous vous égarez. Vos histoires de motocyclettes n'intéressent personne !

LEGRAND. — Ce n'est pas l'opinion du vendeur de Bordeaux ni de l'acheteur de Toulouse. *(A Frank :)* Tu sais le nom que ça porte, ton petit truc ?

FRANK. — C'est du rodage. Le moteur est neuf.

LEGRAND. — Tu ne serais pas le premier carambouilleur spirituel qu'on mettrait en cabane, Frank... *(Sec :)* Alors, arrange-moi ça, hein ? Et vite !

FRÉDÉRIC. — Ne vous inquiétez pas de ces détails. Nous nous en chargerons. Le seul problème qui nous préoccupe a, hélas ! une autre importance. Vous avez vu père ?

LEGRAND. — Longuement.

ARMAND. — C'est affreux, n'est-ce pas ?

LEGRAND. — Je dois dire que ça ne l'a pas embelli.

FRÉDÉRIC. — Oui... c'est un horrible accident !

MARIA, *neutre.* — Le commissaire ne pense pas que ce soit un accident.

Ils avaient beau s'y attendre, cela les secoue tout de même un peu. Ils regardent Legrand.

LEGRAND. — C'est un meurtre. Même avec la meilleure volonté du monde, ça ne peut pas être autre chose. Quelqu'un a cogné sur Cyprien et il est allé se répandre dans la cheminée. La mort se situe entre minuit et 3 heures. Au fait, je ne pense pas vous apprendre grand-chose ?...

FRÉDÉRIC, *raide.* — Vous avez les preuves de ce que vous avancez, naturellement ?

LEGRAND. — J'en ai même trop. Le visage porte des traces d'ecchymoses et des égratignures qui ne laissent aucun doute, bien qu'une âme charitable se soit donné beaucoup de mal pour les effacer... Vous avez dû avoir une nuit bien agitée, ma pauvre Maria ! *(Silence.)* Je vous signale à titre documentaire que les hommes boutonnent toujours leur veston de gauche à droite.

Petit silence pendant lequel Frédéric et Armand ont un regard machinal sur leur propre veston.

FRÉDÉRIC. — Bon. Admettons. Qu'allez-vous faire ?

LEGRAND. — Mon métier. Ça consiste à arrêter les assassins, même quand c'est un Cyprien Varescot qu'on assassine. Vous voyez que ce n'est pas toujours drôle.

SYLVIE. — Si vous devez faire votre métier, essayez au moins de le faire poliment ! Vous devez tout à grand-père, commissaire Legrand, depuis votre poste jusqu'aux souliers que vous portez !

LEGRAND, *placide.* — Vous voulez que je les ôte ?

ARMAND. — Allons ! allons !... Je suis certain que notre ami Legrand n'a jamais songé à... Ses paroles ont dépassé sa pensée, voilà tout !

LEGRAND. — Si ça peut vous être agréable... Cela dit, j'aimerais bien que celui ou celle d'entre vous qui a descendu Cyprien l'avoue tout de suite. Cela nous éviterait un tas de formalités ennuyeuses.

FRÉDÉRIC. — Ce serait donc l'un d'entre nous ?

LEGRAND. — Maria ne se serait pas donné tant de mal pour maquiller le crime d'un étranger.

SYLVIE, *avec un petit rire nerveux.* — Et si c'était elle, commissaire ?

LEGRAND, *calme.* — J'y ai pensé avant vous. Ce n'est pas elle.

FRANK. — C'est moi.

Silence. Legrand s'est retourné vers lui.

LEGRAND. — Ah ! oui ?

FRANK. — Oui.

LEGRAND. — Carambouillage, meurtre ! Tu cumules.

FRANK, *froid.* — Je n'aime pas rester inactif.

FRÉDÉRIC. — D'ailleurs ce n'est même pas un meurtre ! Pas un meurtre prémédité, je veux dire. Un simple homicide par imprudence !

ARMAND. — Un geste malheureux !

GERTRUDE. — Et encore ! Si Cyprien n'avait pas commencé...

SYLVIE. — Frank n'a fait que se défendre !

FRÉDÉRIC. — Il était dans son droit.

ARMAND. — Je ne veux pas dire qu'il ait eu

raison, commissaire, loin de là ! Mais père a eu tort de le menacer. Car il l'a menacé !

FRÉDÉRIC. — Frappé !

GERTRUDE. — A coups de canne !

LEGRAND. — Bref, c'est Cyprien qu'il faudrait faire passer en cour d'assises ?... *(Hochant la tête :)* On n'y arrivera jamais. *(A Maria :)* Il n'y a que vous qui n'ayez rien dit, Maria.

MARIA. — Je vous suppose assez intelligent pour arriver tout seul à une conclusion qui crève les yeux.

LEGRAND. — Merci de me faire confiance. *(Il revient à Frank :)* Vas-y. Raconte !

FRANK. — C'est très simple...

LEGRAND, *s'asseyant.* — Tant mieux.

FRANK. — En deux mots j'en avais assez de traîner une dèche noire et d'échafauder un tas de combines dangereuses qui finissaient régulièrement par me claquer dans les doigts ! *(Petit rire.)* Le crime ne paie pas, commissaire. En tout cas, il paie mal.

LEGRAND. — L'État aussi, tu sais.

FRANK. — Alors un beau matin je me suis dit que c'était trop bête de traîner la grolle quand on s'appelle Varescot et qu'on a une famille milliardaire !

FRÉDÉRIC, *avec un petit sourire.* — Il exagère, naturellement...

FRANK. — Et après tout elle me devait, à ma majorité, des comptes qui ne m'ont été rendus que très approximativement !

ARMAND. — Retenez bien cela, commissaire. C'est important.

LEGRAND, *sec.* — Merci. Si vous voyez autre chose à me signaler au passage, ne vous gênez pas !

FRANK. — Bref, j'ai décidé de venir trouver grand-père. C'était risqué, d'accord. Notre dernière entrevue, il y a huit ans, n'avait pas été des plus cordiales... Comme vous le savez, nous nous étions un peu frotté le cuir.

LEGRAND. — Au fait, on n'a jamais su pourquoi ?

FRANK, *froid.* — Non, on n'a jamais su pourquoi. *(Il enchaîne :)* Je suis donc arrivé ici cette nuit vers 1 h. 30. J'étais à peu près sûr de trouver grand-père dans son bureau en train de travailler. La porte du parc était ouverte. Elle l'a toujours été. Je suis entré. Grand-père était seul. Il m'a reçu comme un cochon dans une église...

GERTRUDE. — Toujours son fichu caractère !

FRANK. — Un quart d'heure après il me volait dans les plumes. Je me suis d'abord contenté de parer les coups, mais il était déchaîné. Et pas manchot, je vous jure ! Alors j'ai fini par me mettre en rogne. Voilà.

Silence. Ils regardent Legrand qui hoche lentement la tête et se lève.

LEGRAND. — Ça tient debout. *(Bref regard de Frédéric aux autres. Il respire. Legrand se tourne vers Maria.)* Racontez-moi donc la suite, Maria...

MARIA. — Père a du crier. C'est ce qui nous a réveillés. Il était 2 heures. Nous sommes arrivés pour voir Frank sortir du bureau. Il nous a dit : « Grand-père est mort. Je l'ai tué. » C'est tout.

LEGRAND. — Vous étiez tous là ?

MARIA. — Tous. Armand, Frédéric, Gertrude, Sylvie, Isabelle, moi...

LEGRAND. — Et Gilbert ?

SYLVIE. — Il n'a pas passé la nuit ici. Nous l'attendons.

LEGRAND. — Et Estelle ?

MARIA. — Elle est arrivée beaucoup plus tard. C'est Belle qui est allée la réveiller pour qu'elle nous prépare un peu de café.

LEGRAND. — La secrétaire était rentrée chez elle ?

MARIA. — Vers minuit, je crois. Père lui avait demandé de revenir ce matin à 6 heures.

LEGRAND. — Fichu métier ! Elle vit seule, n'est-ce pas ?

MARIA. — Il me semble. Vous feriez mieux de la questionner directement.

LEGRAND. — C'est déjà fait, merci. Gertrude, allez me chercher Isabelle et Estelle, vous serez gentille.

GERTRUDE. — Estelle ? Elle a autre chose à faire, vous savez. Elle prépare ses jus.

LEGRAND. — Bon. Je la verrai plus tard. Isabelle, alors.

Gertrude sort. Legrand, rêveur, joue avec sa pipe.

FRÉDÉRIC, *angoissé.* — Est-ce que vous allez... emmener Frank tout de suite ?

Legrand ne répond pas. Il vient vers Frank qui s'est assis sur la table, jambes pendantes.

LEGRAND. — Fais voir tes mains.

FRANK, *debout et mauvais.* — Si vous essayez de me passer les menottes, je vous casse le nez !

ARMAND, *affolé.* — Frank, mon petit ! C'est pour ton bien !

LEGRAND, *à Frank.* — Je ne trimballe pas des menottes sur moi quand je vais chez des amis. Ce qui est d'ailleurs idiot. Et avant de me casser le nez, il faudrait que tu manges encore de la soupe. Fais voir tes mains. *(Frank les lui montre. Legrand les prend, les retourne, les lâche.)* Tu te ronges toujours les ongles ?

FRANK, *mettant ses mains dans ses poches.* — Ça vous intéresse ?

LEGRAND, *sérieux.* — C'est une mauvaise habitude... *(Il le jauge longuement du regard.)* 1 m. 88, 85 kilos. C'est ça ?

FRANK. — Vous avez une âme de bascule automatique. Et alors ?

LEGRAND, *appréciateur.* — Tu es la plus grande andouille que j'aie jamais vue.

Il se détourne. Gertrude vient d'entrer, poussant Isabelle devant elle.

GERTRUDE. — La voilà ! *(A Maria :)* Elle était encore en train de dévisser les robinets de la salle de bains ! *(Secouant Isabelle :)* Que je t'y reprenne, tiens !

LEGRAND. — Viens un peu ici, Isabelle ! *(Elle vient d'un pas décidé se planter devant lui.)* Je te préviens qu'au premier mensonge que tu dis, je te flanque en prison !

ISABELLE, *ravie.* — Avec oncle Frank ?

LEGRAND. — Avec les rats ! Tu étais là, hier soir ?

ISABELLE. — Bien sûr.

LEGRAND. — Je t'écoute. Et fais bien attention !...

ISABELLE, *d'une traite.* — Grand-papa a crié il était 2 heures du matin, je suis descendue avec les autres, j'ai vu oncle Frank sortir du bureau, il

a dit : « Grand-père est mort, je l'ai tué. » C'est tout.

LEGRAND. — Ça va ! Premier prix de récitation !

ISABELLE. — Je l'ai déjà eu l'année dernière.

LEGRAND, *furieux*. — Et si je te flanquais une bonne claque ?

Isabelle fait un pas en arrière et regarde sa mère.

SYLVIE. — Le commissaire plaisante, chérie.

ISABELLE, *fixant Legrand*. — Ah ! bon.

LEGRAND, *furieux*. — Tu peux t'en aller. Je t'ai assez vue. File ! *(Isabelle ne bronche pas. Il avance sur elle.)* Tu m'as compris ?

ISABELLE, *mauvaise*. — Si tu me touches, je te mords !

LEGRAND. — Ah ! oui ?

GERTRUDE. — Attention ! C'est sérieux !

Legrand allait empoigner Isabelle. Il s'arrête, la regarde et met les mains derrière son dos.

MARIA. — Va-t'en, Isabelle.

Isabelle regarde Legrand bien en face, se met à siffloter et sort. La porte se referme.

LEGRAND. — Une vraie Varescot, celle-là ! Elle ira loin. Petite punaise !

FRÉDÉRIC, *sec*. — Je vous en prie, Legrand. Faites votre besogne et épargnez-nous vos appréciations !

MARIA, *tendue*. — Nous sommes tous désireux que cela finisse vite, Legrand. Frank est prêt.

FRANK, *souriant*. — Manque pas un bouton de guêtre ! On y va ?

LEGRAND. — Non. On n'y va pas. Vas-y tout seul, si ça t'amuse ! Tu veux les clefs ?

Stupeur collective. Ils se regardent.

FRANK. — Je ne comprends pas... Qu'est-ce qui vous prend ? J'ai avoué, non ?

FRÉDÉRIC. — J'espère que c'est une mauvaise plaisanterie ? Vous cherchez un coupable, il s'offre de lui-même et vous paraissez... je ne sais pas, moi... hésiter ?... Vraiment, commissaire...

LEGRAND. — Je n'hésite pas. Je refuse.

MARIA, *la gorge nouée*. — Vous refusez d'arrêter Frank ?

LEGRAND. — Catégoriquement.

FRÉDÉRIC. — C'est insensé !

ARMAND. — Puisqu'il vous dit que c'est lui !

GERTRUDE. — Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse de plus ?

FRÉDÉRIC. — Enfin, expliquez-vous ! Parlez !

LEGRAND. — J'aimerais bien que vous vous arrêtiez un peu de me prendre pour un imbécile, Frédéric, vous et tous vos Varescot à la gomme !

FRÉDÉRIC, *furieux*. — A la gomme ? Je me plaindrai à la préfecture !

LEGRAND. — J'espère bien ! Ils n'ont pas si souvent l'occasion de rire ! L'honorable Frédéric Varescot se plaint qu'un commissaire de police refuse d'inculper son fils d'assassinat ! Bravo !... *(Un pas vers lui.)* Alors, vous pensiez que j'avais accepté de pourrir pendant vingt-cinq ans dans un commissariat de province pour en arriver à avaler vos couleuvres ? Sans blagues ? Non, mon vieux ! Pas question !

FRÉDÉRIC, *furieux*. — Je ne suis pas votre « vieux » ! Je vous prie de garder vos distances ! Père a été tué ! Je réclame simplement l'arrestation du coupable !

LEGRAND. — Jusqu'ici nous sommes d'accord.

FRANK. — Je maintiens mes déclarations. Si vous refusez d'en tenir compte, j'irai me constituer prisonnier au commissariat central de Limoges !

LEGRAND. — Ecoute-moi un peu, bougre d'idiot ! Je suis aussi sûr que tu n'as pas démoli Cyprien que si je l'avais fait moi-même ! Tu n'as pas d'ongles pour lui labourer le visage et si la moitié seulement des coups qu'il a reçus avaient été portés par un gaillard de ta trempe, il aurait eu la mâchoire en compote ! Ça te suffit ?

ARMAND, *affolé*. — Il l'a frappé doucement, bien sûr ! C'était son grand-père !

LEGRAND, *à Frank*. — Tu veux d'autres précisions ? Eh bien, c'est un crime de femme. Oui. De femme ! C'est une femme qui a effacé l'illustre Cyprien Varescot ! Pas un athlète complet ! Alors va roder ta motocyclette et ne me casse pas les pieds !

Silence. Ils récupèrent mal.

MARIA. — De femme, dites-vous ? Quelle femme ?...

LEGRAND. — N'importe laquelle, sauf vous ! Sylvie, tenez ! Si c'est Sylvie, je fais le vœu d'aller à Lourdes, à pied !

SYLVIE, *hors d'elle*. — Alors il n'y a pas un homme ici pour sortir ce voyou ? Frank !

FRANK. — Merci. Quand on a failli passer en cour d'assises, on ne va pas se galvauder en correctionnelle.

LEGRAND, *à Frédéric*. — Je ne sais pas encore quel scandale vous avez essayé d'étouffer, Frédéric, mais je vous jure que vous ne l'étoufferez pas, moi vivant ! Je vous mettrai le nez dedans jusqu'à ce que vous en creviez !

FRÉDÉRIC. — Misérable !

ARMAND. — Voyons, Legrand ! Vous, un familier de cette maison ! Presque un ami !

GERTRUDE, *indignée*. — Un homme qui a mangé ma choucroute !

LEGRAND. — Votre choucroute n'est pas en cause. Ni vous. Ni même aucun d'entre vous ! C'est le bloc Varescot, que je veux détruire. C'est ce qu'il représente de force aveugle et mauvaise ! Ça, une famille ? Non ! Une famille est faite d'amour ! Cyprien n'a fabriqué qu'un monstre à son image. Moi, fils de garde champêtre, j'ai décidé de l'abattre. Et je vous fiche mon billet que je ne suis ni jaloux ni anarchiste !

SYLVIE, *déchaînée*. — On le sait ! Vous êtes amoureux ! Vous vous vengez de ne pas avoir pu mettre Maria dans votre lit, voilà la vérité ! *(Le bras tendu et désignant Maria :)* Tout ça, parce que j'ai une tante de quarante-deux ans qui est vierge !

FRÉDÉRIC, *sursautant*. — Sylvie ! Tu insultes Maria !

MARIA, *se dominant*. — J'espère bien que non. Et puis, ce n'est pas un secret.

ARMAND, *à Frédéric*. — Ne sois pas ridicule ! Il n'y a rien là de déshonorant !

GERTRUDE, *indignée*. — Je pense bien ! En Alsace, ça porte bonheur !

A ce moment la porte du fond s'ouvre et Gilbert Sauvin paraît. C'est le mari de Sylvie. Il est notaire à Limoges. Quarante-quatre ans. La bedaine naissante du monsieur qui a réussi. Cossu et méticuleux, tiré à

quatre épingles, dont une de cravate. Il tient sous le bras une luxueuse serviette en cuir clair et de grandes dimensions.

SYLVIE, *dans un cri.* — Gilbert ! *(Elle court à lui, l'embrasse, désigne Legrand d'un geste de tragédie.)* Cet homme nous crache à la figure !

GILBERT, *absorbé.* — Oui. Oui. On verra ça tout à l'heure. Bonjour, chérie... *(Il va serrer la main de Frédéric.)* Bonjour, mon pauvre Frédéric !... *(Il passe à Armand.)* Bonjour, Armand. Croyez que je compatis... *(Il embrasse Maria.)* Du courage, Maria !... *(Il embrasse Gertrude.)* Quelle perte, ma bonne Gertrude !... *(Il serre la main de Legrand.)* Bonjour, commissaire. Merci d'être venu. *(Il se tourne vers Frank.)* Frank ! Mon petit ! *(Il vient vers lui, le prend affectueusement par les épaules.)* Laisse-moi te dire que c'est du fond du cœur que je te pardonne ton geste malheureux, comme tous les nôtres te l'ont déjà pardonné, comme tous les juges te le pardonneront demain ! Nous serons là pour te soutenir dans ton calvaire. Embrasse-moi !

FRANK. — Moi, je veux bien, mais je te préviens que c'est loupé.

GILBERT. — Loupé ? Qu'est-ce qui est loupé ?

FRANK. — Mon calvaire. Ça s'annonce très mal.

GILBERT, *frappé.* — Comment ?... *(Il regarde les autres.)* Si vous vouliez avoir la bonté de m'expliquer...

FRÉDÉRIC, *sec.* — Le commissaire de police Legrand refuse d'arrêter Frank.

GILBERT, *stupéfait.* — Il refuse ?... Alors ça ! *(A Legrand :)* Je ne comprends pas. Il a avoué, non ?

LEGRAND. — En long et en large.

GILBERT. — Eh bien ?

LEGRAND. — Je suis très capricieux. J'ai mes têtes. La sienne ne me revient pas.

FRANK. — Certains indices laisseraient supposer au commissaire que nous étions sur le point de commettre une erreur judiciaire.

GILBERT. — Tu... Tu serais donc innocent ?

FRANK. — Oui, crois-tu !

GILBERT, *il perd pied.* — Bon... Eh bien, dans ce cas... c'est parfait. Bravo !... Du moment que le commissaire... *(Il se racle la gorge.)* Je n'insiste pas.

LEGRAND. — Ce serait inutile, monsieur Sauvin. On a déjà beaucoup insisté. Je ne marche pas. Même pas pour vous faire plaisir !

GILBERT. — Mais je vous en prie, mon cher... C'est votre droit. Je suis d'ailleurs persuadé que jamais personne n'a cherché à... *(Il se racle la gorge.)* Je suppose que vous suivez une autre piste ?

MARIA. — Le commissaire pense qu'il s'agit d'un crime de femme.

GILBERT, *frappé.* — De femme ?... Tiens !... *(Petit rire forcé.)* Amusant !... Il est plutôt rare que les jeunes femmes assassinent des vieillards, non ?...

LEGRAND. — C'est vous qui dites qu'elle est jeune, monsieur Sauvin. De toute manière, Cyprien Varescot était un de ces vieillards prodiges qu'on assassine volontiers à tout âge.

GILBERT. — Oui, oui... Naturellement !... Eh bien, mon Dieu... Cela change tout, bien sûr... Je suppose qu'il n'y a plus qu'à vous laisser faire... Vous... Vous poursuivez votre enquête !

LEGRAND. — Oui, oui. Ne vous dérangez pas pour moi.

GILBERT. — Si vous avez quelques questions à me poser... Personnellement j'ai passé la nuit à Saint-Yrieix, à l'hôtel du Capucin.

LEGRAND, *poli.* — Ça m'est égal. Merci quand même, monsieur Sauvin.

SYLVIE. — Tu aurais pu venir plus tôt !

GILBERT. — Il a fallu que je me change et que je passe à l'étude.

SYLVIE. — L'étude pouvait attendre ! Il me semble que les circonstances...

GILBERT, *sec.* — Ce sont justement les circonstances qui m'ont obligé à passer à l'étude. *(Regard autour de lui.)* Où est le pick-up ?

SYLVIE. — Le pick-up ?

GILBERT. — Le pick-up, oui ! Où est-il ?

GERTRUDE. — Dans la chambre d'Isabelle, mais...

GILBERT. — Allez me le chercher, Gertrude.

FRÉDÉRIC, *choqué.* — Vous pensez vraiment que la présence de cet instrument s'impose dans un moment pareil ?

GILBERT, *sec.* — J'ai quelque chose à vous faire entendre.

ARMAND, *gentil.* — Plus tard, Gilbert. Une autre fois !

GILBERT. — Oh ! je vous en prie ! Il ne s'agit pas de *Sambre-et-Meuse. (A Gertrude :)* Quand vous voudrez, Gertrude...

GERTRUDE. — Bon, bon, j'y vais !... *(Sortant :)* Le pick-up, maintenant. Avec un mort dans la maison !

Elle sort.

MARIA. — J'espère que vous consentirez à nous donner quelques explications complémentaires...

GILBERT. — Toutes celles que vous pouvez souhaiter, ma chère Maria... *(Il ouvre sa somptueuse serviette.)* Comme vous l'avez sans doute deviné, il s'agit évidemment d'un disque... que voici... *(Il tire de sa serviette une immense enveloppe en papier épais cachetée à la cire.)* Il m'a été remis il y a environ deux ans par Cyprien lui-même, sous enveloppe et dans l'état exact où vous le voyez... *(Il retourne plusieurs fois le disque sous leurs yeux)* ... dûment cacheté et scellé à la cire aux initiales de Cyprien-Gaspard Varescot.

FRÉDÉRIC. — Je ne comprends pas. Pourquoi père...

GILBERT, *courtois et agacé.* — Si vous voulez bien me permettre, mon cher Frédéric... *(Il continue :)* Une des faces de l'enveloppe porte la mention suivante écrite de la propre main du défunt... *(Lisant :)* « Enregistré par moi-même ce vingt et un mai 1948, à Limoges... *(Petit raclement de gorge désapprobateur)* ... histoire de rigoler un brin. »

FRÉDÉRIC, *choqué.* — Il a écrit cela ?

GILBERT, *froid.* — Il a écrit cela. Signé Cyprien-Gaspard Varescot. La signature est légalisée.

ARMAND. — Alors, c'est son testament ?

GILBERT. — Les testaments sur disques ne sont pas reconnus valables, sauf circonstances vraiment exceptionnelles. Celui de Cyprien est d'ailleurs déposé en mon étude depuis plus de dix mois. Non. Je suppose qu'il s'agit là de... d'une allocution posthume... d'une sorte de message adressé par Cyprien aux membres de sa famille. La face postérieure de l'enveloppe porte d'ailleurs...

Il s'interrompt. Gertrude, portant le pick-up, entre. C'est en réalité un poste de T. S. F. mixte. Derrière Gertrude, Isabelle se faufile sur la pointe des pieds et vient se placer derrière Maria. Personne ne lui prête la moindre attention. Ils sont tous suspendus aux lèvres de Gilbert.

GERTRUDE. — Je le mets où ?

GILBERT. — Ici, tenez. Merci, Gertrude. Je le brancherai moi-même.

Gertrude pose le poste près de Gilbert qui le branche dans une prise voisine.

GERTRUDE, *à Armand.* — Alors ? Qu'est-ce que c'est ?

ARMAND. — Un disque que père avait enregistré...

GERTRUDE, *frappée.* — Armand ! On va entendre sa voix ?

ARMAND. — Bien sûr !...

GERTRUDE, *se jetant dans les bras d'Armand.* — Mon Dieu ! Il ne nous laissera donc jamais tranquilles !

FRÉDÉRIC, *sursautant.* — Quoi ? Ah ! bravo ! Merci pour nous tous !

ARMAND, *net.* — Laisse-la un peu tranquille, tu veux ? *(Il entoure tendrement les épaules de Gertrude, serrée contre lui.)* Je la comprends, moi... Je la comprends. *(Bas :)* Ma chérie...

GILBERT, *qui attend.* — Je vous demande simplement de me prévenir quand vous aurez fini...

ARMAND, *redevenu Armand.* — Pardon, Gilbert...

GILBERT. — Comme j'étais en train de vous le dire... euh...

FRANK. — Tu parlais de la face postérieure...

GILBERT. — Hein ?... Ah ! oui... *(Il reprend le disque.)* La face postérieure porte une deuxième mention également manuscrite dont la signature n'est pas légalisée, cette fois, mais dont l'écriture, absolument identique à la précédente...

SYLVIE, *agacée.* — Tu ne pourrais pas aller un peu plus vite ?

GILBERT, *sec.* — Non. *(Il reprend)* ... dont l'écriture, dis-je, absolument identique à la précédente, ne saurait laisser place au moindre doute. Je lis. *(Lisant :)* « J'exige que ce disque soit entendu le plus tôt possible après ma mort par tous les membres de ma famille, Estelle comprise et Isabelle exceptée, sauf si elle est majeure à cette époque. »

SYLVIE. — Il voyait grand !

MARIA, *sans se retourner.* — Tu as compris, Isabelle ? Va dans ta chambre.

ISABELLE. — Ah ! non ! Je veux entendre chanter grand-papa !

GILBERT. — Isabelle, fais bien attention ! Tu vas prendre une raclée. Je compte jusqu'à trois !

LEGRAND. — C'est trop !

GILBERT. — Une... deux...

ISABELLE, *prudente.* — Bien, papa... *(Elle va vers la porte et se retourne :)* Attendez un peu que je sois grande !

Elle esquive de justesse une gifle d'Armand, fonce vers la porte et disparaît.

ARMAND. — Je regrette de l'avoir manquée !

FRÉDÉRIC. — Tu la manques toujours !

GILBERT. — Maria, soyez donc assez aimable pour sonner Estelle. Sa présence est nécessaire. *(Maria appuie sur la sonnette.)* Quant à vous, mon cher commissaire...

LEGRAND. — Je vous en prie, faites comme si je n'étais pas là.

GILBERT. — Mais justement, vous y êtes ! Je suis désolé d'avoir à insister, mais votre présence n'est ni requise ni souhaitable.

MARIA. — Je suppose qu'il a le droit de nous l'imposer.

LEGRAND. — Oui, Maria. Et pas seulement la mienne! Celle aussi de Caroline Pelletier.

FRÉDÉRIC, *sursautant.* — Comment ? Vous oseriez...

SYLVIE. — C'est un sadique.

GILBERT. — Commissaire Legrand, il s'agit là d'un message purement confidentiel et familial ! Que vous exigiez de l'entendre, vous, m'apparaît déjà comme une indélicatesse notoire et un manque de tact !

LEGRAND, *calme.* — Je ne fais pas un métier d'homme du monde, monsieur Sauvin.

GILBERT. — Ainsi, vous oseriez nous imposer la présence d'une fille qui...

Il s'arrête brusquement.

LEGRAND. — Qui ?...

GILBERT. — Qui ! qui !... qui ne nous est rien ! Qui n'est qu'une étrangère, une intruse, une employée !

LEGRAND. — Une suspecte, monsieur Sauvin. Je regrette. *(A Gertrude :)* Ma pauvre Gertrude, puisque c'est vous qui faites les courses...

GERTRUDE. — Oui, oui, ça va !

Elle sort. Un temps.

GILBERT. — Parfait ! Nous remettrons l'audition de ce disque à une date ultérieure.

LEGRAND. — Quand vous voudrez. De toute manière, je l'entendrai tout de suite.

Un temps. Ils se regardent.

GILBERT, *solennel.* — Je cède à la force !

FRANK. — Comment ? Toi ? Un ancien parachutiste ?

GILBERT, *mauvais.* — Fais bien attention, Frank. Je... *(Il se domine.)* Passons ! *(Il prend le disque.)* Je vais maintenant ouvrir cette enveloppe devant vous. Veuillez constater au préalable qu'elle est intacte et parfaitement close...

Il leur présente l'enveloppe.

SYLVIE, *nerveuse.* — Je t'en prie ! Tu parles comme un prestidigitateur !

GILBERT, *sec.* — Je suis officier ministériel. *(Il déchire soigneusement l'enveloppe.)* Voilà... *(Il sort le disque de l'enveloppe et le pose précautionneusement sur le plateau du pick-up.)* Il faudrait peut-être changer l'aiguille...

ARMAND. — C'est un saphir.

GILBERT. — Parfait. Il n'y a plus qu'à attendre.

Petit silence oppressé. On frappe à la porte.

MARIA. — Entrez !

Entre Estelle. Elle finit de s'essuyer les mains à son tablier.

ESTELLE. — Vous voulez boire quelque chose ?

MARIA. — Vous allez entendre un disque.

ESTELLE. — Un disque ? Je fais mes jus !

MARIA. — Je vous dis que vous allez entendre un disque. Mettez-vous dans un coin et taisez-vous.

La porte s'ouvre et Gertrude paraît avec Caroline.

LEGRAND. — Mademoiselle Pelletier, avez-vous un souvenir quelconque au sujet d'un disque que Cyprien Varescot aurait enregistré il y a environ deux ans ?

CAROLINE. — Un disque ? Non, monsieur. Je me rappelle avoir pris un jour rendez-vous pour M. Varescot avec une maison de reproductions sonores à Limoges, c'est tout. Je peux m'en aller ?

LEGRAND. — Non. Restez.

GILBERT. — Nous sommes tous là ?

SYLVIE. — Il y en a même en trop.

GILBERT, *solennel.* — Je vais donc procéder à la mise en marche de l'appareil.

FRANK. — Cela me paraît indispensable, maître.

GILBERT, *avec un regard de travers à Frank.* — Silence !

Il lance le disque, pose délicatement le diaphragme.

DISQUE-CYPRIEN, *tonitruant.* — Eh bien, mes gaillards, vous voyez ? Tout arrive ! Le vieil em... est mort ! *(Rire désagréable et cassé du vieil homme. Armand éclate en sanglots et se mouche.)* Rentre ton mouchoir, Armand ! Tu nous embêtes !

ARMAND, *obéissant malchinalement.* — Pardon, père !

DISQUE-CYPRIEN. — Dieu sait que j'aurais aimé vous enterrer tous, mais je n'y arriverai jamais ! C'est solide, un Varescot ! Vous serez donc tous là pour entendre ce disque. Je vous vois déjà ! Je vous vois comme si vous y étiez !... Armand qui chiale, naturellement !... Frédéric qui fixe le bout de ses chaussures ! *(Frédéric sursaute. C'était exact.)* Maria, droite comme une statue de pierre, les poings serrés pour ne pas crier ... *(Maria desserre les poings. Rire du vieillard.)* Et les autres, tous les autres ! La belle Sylvie qui tripote son collier !... *(Sylvie lâche son collier.)* Gertrude avec ses grosses mains sur ses genoux ! *(Gertrude ôte les mains de dessus ses genoux.)* Gilbert et son épingle de cravate ! *(Gilbert touche machinalement son épingle de cravate.)* Cette brave gourde d'Estelle qui suce son pouce ! *(Estelle ôte précipitamment son pouce de sa bouche.)* L'ami Frank, les mains dans ses poches !... *(Frank ne les enlève pas de ses poches. Il accentue son sourire.)* Le vieux cerf est mort, les chiens attendent !...

Rire de Cyprien.

LEGRAND. — Vieux cochon !

DISQUE-CYPRIEN. — Eh bien, vous n'attendrez pas longtemps ! Dans quelques jours, mon notaire de gendre vous lira le testament du vieux Cyprien, mais ça m'embêterait de vous voir tirer la langue jusque-là. Alors, je vais vous faire quelques confidences. Assieds-toi, Maria ! Tu me fatigues ! *(Maria s'assied sans un mot.)* Vous devez vous demander qui j'ai choisi pour me succéder, hein ? Parce que tout est à moi ! Les usines, les machines, les terres, les titres, le compte en banque, tout ça c'est le magot de Cyprien ! C'est comme ça qu'on fait une famille, mes gaillards ! Un seul fouet pour tous les chevaux ! Reste à savoir à qui je vais laisser le fouet...

Nouveau rire de Cyprien, qui se termine par une quinte de toux du type catharreux. Elle se prolonge. On l'entend reprendre sa respiration.

ARMAND. — C'est sa bronchite. S'il avait voulu consulter le docteur Arnoux.

DISQUE-CYPRIEN, *tonitruant.* — Qu'on me f... la paix avec le docteur Arnoux ! C'est un âne ! Je reprends. Qui va chausser mes pantoufles ? Toi, Frédéric ?... Tu es l'aîné, après tout. Tu sais g... et tu présentes bien. Tu as la Légion d'honneur. Malheureusement, ça ne suffit pas. Tu es trop bête, Frédéric. Je te donnerai mes terres de Joillac. 250 hectares ! Ça te permettra de porter des bottes. *(Frédéric fait un pas.)* Tais-toi ! *(Frédéric recule.)* Le second, c'est Armand. Armand-la-Guimauve. Brave Armand ! Bougre d'imbécile ! Ce serait une bonne blague à te faire, tiens ! Tu claquerais dans la semaine. *(Rire court.)* Rassure-toi, je ne suis pas assez fou pour laisser mon bien à un type qui voulait être sculpteur ! *(Rire méprisant.)* Je t'en ai ôté l'envie à coups de pied dans les fesses, d'accord, mais il t'en est resté quand même quelque chose. Tu auras mes trois fermes de Bourganeuf et le château Cyprien, là ! Au moins Gertrude aura de quoi frotter !...

Rire de Cyprien.

ARMAND, *en larmes.* — Merci, père...

DISQUE-CYPRIEN. — Ne pleurniche pas, ou je t'envoie une claque ! Reste Maria !... Cré nom ! il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je la réussisse, celle-là ! Encore un peu et c'était un garçon ! *(Rire.)* Pauvre Legrand ! *(Rire.)* Sans compter qu'il n'arrivera jamais à lui lever les jupes, ce grand benêt !

MARIA, *debout, dans un cri.* — Père...

DISQUE-CYPRIEN, *presque gentil.* — Ça va, Mariette. Mais tu n'auras pas les usines, ma fille ! C'est un mâle, qu'il leur faut. Les femmes, sorties du lit ou du fourneau, ça ne sert plus à rien. Je te donnerai mes immeubles de Joillac et de Limoges, mon vignoble de Saint-Estèphe, mes Canal de Suez et mon domaine de Partissac, qui touche la Bouterie. Un joli morceau à croquer, hein ? Et toi, Sylvie, ne fais pas cette tête ! Tu en auras des bijoux, petite garce, de quoi te déguiser en ostensoir ! Tout de même, quand je pense que tu n'as même pas été fichue de me faire un arrière-petit-fils ! Idiote ! Tu aurais pu te débrouiller un peu mieux entre Gilbert et ton préfet, non ?

Rire prolongé.

GILBERT, *écumant.* — Taisez-vous ! Je vous ordonne de vous taire !

SYLVIE, *crispée.* — Charmant vieillard !

DISQUE-CYPRIEN. — Allons, Gilbert, c'était pour rire ! Tenez, je vous donne mon portrait à l'huile qui est dans le vestibule.

GILBERT, *frémissant.* — Voyou !

La face du disque est terminée. L'aiguille court dans le silence.

LEGRAND, *doucement.* — Monsieur Sauvin la suite est derrière. Tournez donc le disque.

GILBERT. — Jamais ! Qu'il crève !

LEGRAND, *calme.* — C'est déjà fait. Tournez le disque.

Rageur, Gilbert obéit.

SYLVIE. — On le prendra, son portrait, oui, on le prendra, et on le f... au feu !

DISQUE-CYPRIEN. — Un mot encore. N'applaudissez pas trop vite ! Ce que je viens de vous promettre, je ne vous en donne que la jouissance. Un autre vous le donnera peut-être vraiment. Quand il voudra et comme il voudra ! S'il veut !

A celui-là je lègue tout, les usines, les machines, l'argent, ma force, mon orgueil, mon nom ! Tout ! Tout ce qui est sorti de mon travail et que je lui remets ! Tu as bien compris, Frank ? Avance un peu ! Et ôte les mains de tes poches ! *(Sensation. Frank ôte les mains de ses poches, fait un pas vers le poste de T. S. F.)* C'est toi, oui. Tu es le seul de ma race, petit. Et je t'ai flanqué dehors pour que tu connaisses à ton tour ce que j'ai connu, pour que tu ailles te durcir encore à la misère comme on durcit au feu la pointe des épieux. Tu es mon fils, Frank. Mon vrai fils ! Tu as des muscles, une tête et pas plus de cœur qu'il n'en faut pour vivre. Je le sais depuis toujours. J'en ai eu la preuve le soir où nous nous sommes flanqué cette tripotée ! Tu te souviens ? Cré nom ! Nous couchions tous les deux avec Estelle !

Rire tonitruant du vieillard. Frédéric pousse un véritable rugissement.

FRÉDÉRIC. — Quoi ? *(A Estelle, le bras tendu :)* Je vous f... à la porte !

ESTELLE, *en larmes.* — Oh ! monsieur Cyprien ! Ça, c'est pas chic, alors ! Ça, c'est pas chic !

FRÉDÉRIC, *rugissant.* — A la porte ! A la porte tout de suite ! Ordure ! Prostituée !

DISQUE-CYPRIEN, *en colère.* — Quand tu auras fini de hurler, Frédéric ? Tais-toi et fiche-nous la paix ! Tais-toi, je te dis ! Estelle quittera la maison quand elle le voudra ! Pas avant ! Et je lui donne 500.000 francs, rien que pour t'embêter ! Encore un mot et je lui donne un million ! Bon D..., c'est peut-être la seule qui m'ait un peu aimé de toute votre sacrée bande de rongeurs ! Et gratuitement ! Alors laisse-la tranquille, hein ?... *(Il se calme.)* D'ailleurs, assez jacassé. Il faut que je sois à la fabrique à 6 heures pour signer le courrier. A toi de jouer, maintenant, Frank ! Serre les poings et serre les dents. Sois ce que j'ai été. Le patron ! Tu verras comme c'est beau ! Bonne chance, petit. Bonsoir tout le monde !

Cette fois, c'est fini. Un long temps de silence. Frank les regarde et ils regardent Frank.

MARIA. — Inutile de te dire que les ordres de père seront entendus, Frank. Tu es notre chef, maintenant.

ARMAND. — Et j'en suis bien heureux, mon petit... Ta tante aussi, tu le sais.

FRANK. — Oui. Merci, oncle Armand.

GILBERT, *lui tend la main.* — Permets-moi de te féliciter, Frank. Dieu sait que Cyprien s'y entendait à être désagréable, mais il savait ce qu'il faisait.

SYLVIE, *froidement.* — Bravo, Frank. C'est un coup de poing qui rapporte !

FRÉDÉRIC, *ému.* — Je suis fier de toi, mon petit !

LEGRAND, *souriant.* — Le troupeau se reforme. Les brebis ont retrouvé un bouc !

SYLVIE, *cinglante.* — Alors vous faites double emploi. Bonsoir.

LEGRAND. — Minute ! J'ai mon mot à dire, là-dedans... *(A Frank :)* On y va, Frank ?

FRANK, *le regardant.* — Où cela ?

LEGRAND. — Il faut bien tout de même que j'arrête quelqu'un, mon vieux !

FRANK. — Quoi ?

FRÉDÉRIC. — Misérable ! Vous oseriez ?...

MARIA, *déchirée.* — Legrand ! *(Elle vient vers lui, le prend par les épaules.)* Vous n'allez pas faire ça, dites ?... Ce serait abominable ! C'est un jeu, n'est-ce pas ? Frank en prison ?... Mais c'est impossible ! Pas maintenant !

LEGRAND. — Pourquoi ? Tout à l'heure je n'avais qu'un assassin. Maintenant j'ai un assassin et un mobile. Il a tué pour hériter plus vite...

MARIA. — Mais il ne pouvait pas connaître cet héritage !

LEGRAND. — Il faudra le prouver.

MARIA, *affolée.* — Vous savez parfaitement que Frank n'est pour rien dans ce meurtre ! Vous l'avez dit tout à l'heure !

LEGRAND, *calme.* — Je peux l'avoir oublié...

Maria le lâche et se détourne.

SYLVIE. — Et vos fameuses preuves de son innocence ? Les coups au visage ? Les égratignures ? Qu'en faites-vous ?

LEGRAND. — Ne vous inquiétez pas. Ça s'arrangera très bien.

FRÉDÉRIC. — Vous êtes un ignoble individu, Legrand ! Vous êtes un...

ESTELLE. — Pardon. Je peux m'en aller, moi ?

FRÉDÉRIC, *hurlant.* — Le plus tôt sera le mieux ! Filez !... *(Estelle sort placidement.)* Ecoutez, Legrand, parlons entre hommes. Vous voulez de l'argent ? Prenez-en !

LEGRAND. — Ce n'est pas votre argent que je veux, Frédéric.

MARIA, *à Frédéric.* — Non ! C'est notre ruine et c'est notre mort ! Tu ne comprends donc pas qu'il faut qu'il nous traîne dans cette boue pour se sentir un homme ? *(Elle se retourne contre Legrand.)* Frank est innocent. Vous le savez. Et vous ne profitez maintenant de ses aveux que parce qu'il est devenu le maître de cette maison ! Parce que vous allez enfin pouvoir satisfaire votre haine imbécile de raté !

Legrand la regarde puis se retourne vers Frank.

LEGRAND, *calme.* — Quand tu voudras, Frank...

CAROLINE, *nette.* — C'est moi qui ai tué Cyprien Varescot.

Brusquement, c'est le silence. Legrand s'est retourné vers Caroline.

LEGRAND. — Enfin ! Vous en avez mis du temps !

CAROLINE. — Je vous l'aurais dit tout de suite si...

LEGRAND. — Si on ne vous avait pas prié de la boucler, d'accord... *(Sourire.)* Et vous me le dites maintenant parce que vous êtes incapable de supporter l'idée qu'un aussi beau jeune homme se sacrifie pour vous... *(Soupir.)* Tout cela a déjà fait l'objet de plusieurs livres ennuyeux. Une seule chose m'intéresse. Pourquoi ?

Un temps léger. La bombe va éclater. Les Varescot rentrent la tête dans les épaules. Caroline regarde Frank.

CAROLINE. — Depuis deux ans il refusait de m'augmenter. Cette nuit, je me suis mise en colère. Je l'ai menacé de porter l'affaire devant le Syndicat. Il a voulu me jeter dehors. Je me suis défendue. C'est tout.

LEGRAND. — Magnifique ! Encore une qu'ils ont embobinée ! Elle se prend pour une Varescot, celle-là ! Coûte que coûte le vieux cochon sera mort décemment, hein ? Pour l'honneur du nom et

le prestige du beau Frank ! En avant les boniments et les pieux mensonges ! Tu paieras ça de ta jeunesse et de ta part de soleil, mais tant pis ! *(Aux autres :)* Et vous la laissez faire, vous, bandits que vous êtes !

CAROLINE, *raide.* — Je jure que c'est la vérité.

LEGRAND. — Ah ! oui ? Eh bien, j'accepte, ma fille ! J'avale ton bobard ! En route. Tu verras ce que ça coûte de flytoxer un éminent industriel pour 1.000 balles ! C'est ce qu'il y a de plus cher au rayon des coquetiers ! *(A Frank :)* Tu es d'accord, toi ?

FRANK, *souriant.* — Ça va, sale flic. Tu vas l'avoir, ta vérité !

CAROLINE. — Frank ! Non !

FRANK, *à Legrand.* — Grand-père a eu un coup de sang. Il a sauté sur Caroline pour la violer. Elle a refusé comme elle a pu. Rideau.

LEGRAND, *souriant.* — Eh bien, ce n'est pas plus gentil comme ça ?

MARIA, *bas.* — Vous nous tenez, maintenant.

LEGRAND. — Bon Dieu, oui ! Et comment ! Vingt-cinq ans que j'attends cette minute, Maria ! Et c'est Cyprien qui me l'offre ! Je suis payé de tout.

FRÉDÉRIC. — Eh bien, allez vous payer dehors ! Allez colporter cette infamie dans les rues et dans les journaux ! Allez ridiculiser la famille qui a fait naître et vivre ce pays. Allez, bon D... ! Qu'est-ce que vous attendez ?

LEGRAND. — Que vous ayez fini d'aboyer ! *(A Frank :)* C'est toi qui vas décider de tout, Frank ! Ecoute-moi bien... Ecoute-moi bien, parce que c'est ma première tentative de chantage et que je vais peut-être patauger. Sais-tu de quoi elle est faite, ta famille ?

MARIA, *dressée.* — Nous en sommes les seuls juges !

LEGRAND. — Elle est faite de mal et de misère, Frank.

MARIA, *violente.* — Mais qu'il se taise ! Qu'il se taise ! Faites-le taire !

LEGRAND. — Regarde comme elle a peur. Elle a deviné...

FRANK, *dur.* — Moi, j'aimerais bien comprendre.

LEGRAND. — Cyprien Varescot était un monstre. Et peut-être un fou. Fou de son orgueil et de sa force. Ses crimes, les voilà ! Ils s'appellent Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie, Maria. Jour par jour il leur a arraché tout ce qui faisait d'eux des êtres humains. Tout, jusqu'à l'âme ! Et ils sont devenus ce qu'il rêvait d'en faire : les pierres d'un monument dédié à sa gloire !

FRÉDÉRIC. — Frank, si tu es l'un des nôtres, tu vas imposer silence à cet homme !

LEGRAND. — Frédéric a été dressé à coups de fouet. Mon père disait qu'on l'entendait crier du village. Il voulait être officier, je crois, mais Cyprien avait peur de manquer de fils. Il fallait que l'aîné entrât coûte que coûte dans ses godasses. Il y est entré, je te le jure ! Tu vois ce qu'il en reste ! Pas grand-chose ! Un fantôme de sabre !

FRÉDÉRIC. — Ce n'est même pas moi qu'il insulte, Frank ! C'est toi !

LEGRAND. — Ensuite, il s'est occupé d'Armand. Celui-là rêvait de tailler la pierre. Il s'est fait tailler les jambes à coups de cravache et on n'en a plus parlé ! Comme l'autre ! Demande-lui donc si je mens. Demande à Gertrude combien de nuits il a passé à pleurer, le pauvre bougre !

ARMAND, *doucement.* — Legrand, je vous en supplie, assez !...

LEGRAND. — Cyprien avait deux bœufs attelés à sa charrue et voilà que Maria arrive ! Une fille ! Catastrophe ! Il paraît qu'il n'a pas dessaoûlé de trois semaines. Il n'appréciait que les mâles, ce brave homme ! Les filles, c'était fait pour coucher avec. Il fallait donc que ce soient les filles des autres. Pas la sienne !

MARIA, *bas.* — Legrand, si vous m'aimez vous allez vous taire...

LEGRAND. — Rassure-toi, il a trouvé un autre truc.. Pas de cravache cette fois. Il commençait à être un monsieur trop estimé dans la région. Dressage en douceur ! Au travail dès qu'elle sait lire. A vingt-cinq ans, il a gagné. C'est une morte. Il en fera l'esclave préférée, la vestale !

MARIA. — Je ne vous pardonnerai jamais !

LEGRAND. — Et ça continue. Je ne te parle même pas de Sylvie. Celle-là est déjà née avec le goût de la servitude. Il se contente de la mettre dans le lit d'un notaire. Les hommes de loi, c'est la noblesse des paysans. Heureusement pour elle, la France est divisée en préfectures...

SYLVIE, *écumante.* — Je vous tuerai !

GILBERT, *la retenant.* — Laisse. Il divague. Je le ferai payer autrement !

LEGRAND. — Les présentations sont terminées, Frank...

FRANK. — C'est vrai, ce qu'il a dit ? Maria, regarde-moi ! C'est vrai ?

Silence de Maria qui regarde dans le vide.

LEGRAND. — Si ce n'était pas vrai, il y a longtemps qu'elle m'aurait arraché les yeux, imbécile !

FRÉDÉRIC. — Quand vous aurez fini, vous sortirez, Legrand. J'aurai deux mots à vous dire.

LEGRAND. — Quand j'aurai fini, vous n'aurez plus envie de dire quoi que ce soit, Frédéric ! *(A Frank :)* Tu pourrais me demander de quoi je me mêle. Je pourrais te répondre que ton cochon de grand-père était un bandit et que les bandits, ça me regarde. Eh bien, non. Je fais ça par goût du nettoyage, Frank. Comme Gertrude balaie les ordures. Et puis je me venge.

SYLVIE. — Enfin, un mot de vrai !

LEGRAND. — Je me venge d'une vie gâchée et d'une carrière fichue. Les miennes. J'étais parti pour être un flic de derrière les fagots, figure-toi. Il suffisait que je monte à Paris. Mais c'était perdre Maria, tu comprends ? Maria que ce vieux sagouin tenait clouée ici. J'ai préféré l'attendre. Et me voilà commissaire de police de troisième classe à cinquante-trois ans ! Encore le boulot de Cyprien. Il me l'avait bien dit : « Vous, gendarme, je vous ferai crever ici ! »

SYLVIE. — L'endroit où vous crèverez n'intéresse personne !

LEGRAND. — Et maintenant, voici mon chantage. F... le camp, laisse tout tomber et je ferme ma grande g... L'industrie de la chaussure pleurera son grand homme. Il y aura des articles dans les journaux et des discours au cimetière. Accepte de le remplacer et je fais un tel pétard que ça s'entendra jusqu'en Chine, sans compter que j'embarque la petite et que je lui fais coller le maximum ! Choisis.

FRÉDÉRIC. — Frank, ce que dit cet individu ne mérite même pas que tu l'écoutes !

SYLVIE. — Tu es chez toi. Chasse-le comme un chien !

MARIA, *à Legrand.* — C'était donc ce que vous vouliez !

LEGRAND. — Oui. Je veux que personne ne continue la sale besogne de Cyprien. Ça suffit comme ça ! Des Varescot, tant qu'on voudra, mais les Varescot ? Non ! Fini !

FRANK. — Grand-père est mort. Qu'est-ce qui vous fait croire que je referais, moi, le mal qu'il a fait ?

LEGRAND. — Parce que tu lui ressembles ! On ne te l'a jamais dit ?... *(Frank regarde Caroline.)* Le vieux ne s'y était pas trompé, lui ! Il avait raison, Frank, tu es son vrai fils ! Et ceux-là le savent aussi, va ! Ils ont déjà reconnu la poigne du maître !

FRANK, *frappé.* — Je lui ressemble tellement ?... *(Il les regarde.)* Père ! Maria !

FRÉDÉRIC. — Mais non, c'est ridicule ! Tu as... évidemment, tu as quelques traits de caractère communs avec lui. Et après ? C'est normal !

LEGRAND. — Tu n'es même pas toi, Frank, tu es lui ! Toute ta vie le prouve ! Tout ce que tu as fait, Cyprien aurait pu le faire ! Tu as sa violence et son orgueil, son goût de la domination, sa dureté ! Fais attention, Frank. Il t'offre le reste. N'y touche pas ! Qu'il n'y ait pas deux Cyprien qui se suivent ! Emmène cette gosse et allez planter vos choux au soleil ! Tu veux donc qu'elle finisse comme ta mère ?

FRANK, *frappé.* — Qu'est-ce que vous dites ?... Ma mère ?...

FRÉDÉRIC, *haineux.* — Voilà une parole qui vous coûtera cher, Legrand ! *(A Frank :)* Cet homme est un diffamateur, Frank. Tu connais la vérité sur la mort de ta pauvre maman. Elle n'avait jamais été bien solide... une grande nerveuse... sujette à de fréquents vertiges... Un soir qu'elle était sur la terrasse elle a été prise d'un malaise et...

LEGRAND. — Elle s'est tuée, Frank.

FRÉDÉRIC. — Vous mentez !

LEGRAND. — C'est vous qui mentez, Frédéric ! Comme le docteur Denison a menti à l'époque ! Il avait des dettes de jeu, je crois ?

SYLVIE. — Bravo ! Comme cela vous aurez sali tout le monde !

LEGRAND. — Ta mère s'est tuée, Frank ! Elle s'est tuée quand elle a compris ce que serait son existence, quand elle a su qu'en dehors de son argent et de ses terres rien d'autre en elle ne les intéressait et que c'était Cyprien Varescot son maître pour toujours, le maître aussi de ses deux gosses, Sylvie et toi ! Tu en veux une preuve ? Regarde Armand ! Il était le seul à l'aimer un peu !

Frank regarde Armand. Il est assis, la tête entre les mains. Il ne la relève pas.

ARMAND, *bas.* — Il a peut-être raison. Va-t'en, Frank...

GERTRUDE, *sans le regarder.* — Moi aussi, j'aimais Jeanne, petit. Je crois qu'il vaut mieux que tu partes... Cet homme a tout pourri.

MARIA. — Non ! Frank, ne les écoute pas ! Tu changeras tout cela, toi ! Reste !

FRANK, *secouant lentement la tête.* — Je ne serai pas cet homme-là !

MARIA. — Il a menti ! Tu en es un autre ! Je te le jure ! Je t'aiderai à en être un autre ! Reste ! Que veux-tu que nous devenions sans toi ? Oui, il a raison, oui, père était un monstre, oui, nous avons été une famille sans amour et sans joie, oui, oui ! Mais il a fait de grandes choses quand même, Frank ! Des écoles, des maisons, des hôpitaux, tout un pays qui n'a vécu que de son labeur et de son effort ! Et c'est ce que j'ai voulu aimer en lui ! Et c'est ça qu'il t'offre et que tu n'as pas le droit d'abandonner ! Reste, Frank ! Reste !

FRANK. — Avant Legrand, quelqu'un m'avait déjà dit que je lui ressemblais... Il y avait de la peur et des larmes dans ses yeux. Je ne veux revoir ni cette peur ni ces larmes...

CAROLINE. — Frank !

Elle se jette contre lui. Le bras de Frank se referme sur elle. Il sourit.

FRANK. — Adieu, tante Mia.

MARIA. — Frank !

SYLVIE. — Lâche !

FRÉDÉRIC. — Imbécile ! Tu n'auras pas un sou ! Ton départ constitue un refus formel de te conformer aux termes du testament de père ! Nous recueillerons l'héritage par droit d'aînesse ! Je te déshérite !

FRANK, *doucement.* — Adieu, père.

MARIA. — Frank, écoute-moi ! Je t'en supplie, Frank ! Reste ! Reste avec elle si tu veux ! Qu'elle règne sur cette maison, qu'elle nous gouverne, qu'elle soit notre maîtresse à tous ! Nous acceptons tout, Frank ! Tout !

FRÉDÉRIC. — Tu auras tout. Nous te donnerons tout ! *(Il fait un pas vers lui.)* Je sais que tu ne m'aimes pas. Personne ici n'a jamais aimé personne... Ne me laisse pas crever tout seul dans ces ruines ! Que me restera-t-il pour vieillir, si tu pars ?

FRANK, *souriant.* — Ta Légion d'honneur !

SYLVIE. — Mais qu'il f... le camp, bon D... ! Qu'il f... le camp !

FRANK. — Adieu les Varescot ! *(Il va vers la porte, Caroline dans ses bras. Il se retourne.)* Merci, gendarme.

LEGRAND. — Et va loin, surtout ! Très loin ! Prends la motocyclette !

FRANK. — Ils ne me retrouveront jamais.

Ils sortent. Silence. Maria se laisse tomber sur une chaise ; elle baisse la tête.

MARIA, *bas.* — Maintenant, nous avons tout perdu...

FRÉDÉRIC. — Non. Tu es là, toi. Armand est là. Je suis là !

Maria secoue lentement la tête.

MARIA, *bas.* — ... tout perdu...

GERTRUDE, *doucement.* — Il sera heureux, Maria.

MARIA, *le regard dans le vide.* — ... heureux...

On frappe à la porte. Personne ne répond. La porte s'entr'ouvre. C'est Estelle.

ESTELLE. — Pardon... C'est la délégation de la fabrique qui vient d'arriver. Ils disent qu'ils viennent apporter leurs... les choses, quoi... quand les gens sont morts... Y'a aussi le directeur du *Petit Echo de Joillac.* Il a mis des gants.

Silence. Puis Maria se lève.

MARIA. — Il faut y aller.

Lentement, sans un mot, ils vont vers la porte : Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie, Gilbert et Maria qui ferme le cortège.

LEGRAND. — Vous pouvez leur dire que Cyprien Varescot est mort accidentellement. *(Ils se sont arrêtés le temps qu'il parle, mais sans qu'un seul d'entre eux se retourne. Ils reprennent leur marche et sortent. Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie, Gilbert. Maria va disparaître elle aussi.)* Maria... *(Elle hésite, puis se retourne. Elle le regarde.)* C'est fini, Maria...

MARIA. — Je sais.

LEGRAND. — Pas encore assez, Maria. C'est fini. Il n'y a qu'une minute que Cyprien vient vraiment de mourir. C'est un meurtre. C'est mon meurtre. Il vous délivre.

MARIA, *secouant la tête.* — Je ne pardonnerai jamais.

LEGRAND. — Je vais rentrer chez moi et vous attendre. Vous attendre le temps qu'il faudra. J'ai l'habitude. Je sais maintenant que vous viendrez, un jour ou l'autre. Vous n'avez plus rien pour vivre que le bonheur. Je serai ce bonheur pour le pauvre temps qui nous reste.

MARIA. — Qu'est-ce que c'est, le bonheur ?

LEGRAND. — Ce sera vous et moi, coûte que coûte !

MARIA. — Vous et moi ? Mon pauvre Legrand ! Voilà vingt ans que ça dure, vous et moi ! Je vous ai imaginé mille fois assis sur le bord de mon lit. Je peux vous dire le moment précis où vous vous glissez près de moi et où vous éteignez la lumière...

LEGRAND. — Je n'éteins pas la lumière.

MARIA. — Vous et moi, nous avons laissé passer l'heure. *(Violente :)* Il fallait le tuer il y a dix ans, Legrand !

LEGRAND. — On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

MARIA. — Moi, je ne veux plus rien.

LEGRAND. — Si c'est vrai, pourquoi avez-vous tellement cherché à rester belle ?

MARIA. — Pour vivre. Et peut-être aussi pour vous... J'avais besoin de cet amour... *(Elle secoue lentement la tête.)* Trop tard, Legrand, trop tard ! Je ne suis plus faite pour vous.

LEGRAND, *calme.* — Je vous prouverai le contraire quand vous voudrez.

MARIA. — Jamais ! Je ne viendrai pas !

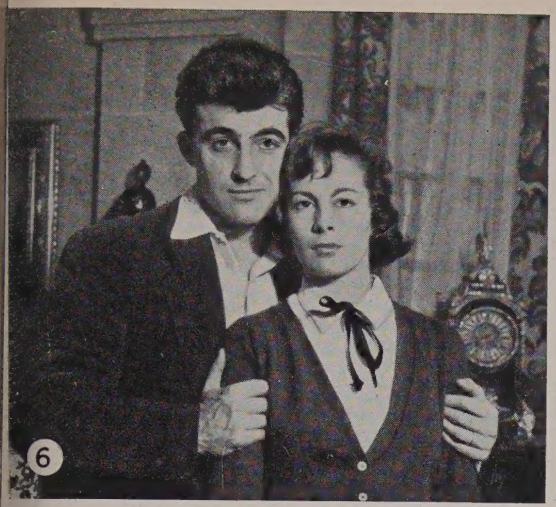
LEGRAND, *doucement.* — Vous viendrez. Vous mettrez cette robe grise à col fermé que j'aime tant et cette écharpe de soie que vous nouez sur vos cheveux les jours de pluie... N'oubliez pas, Maria...

MARIA. — Jamais !

LEGRAND. — A bientôt, mon amour.

Elle le regarde. C'est la première fois qu'il l'appelle ainsi. Elle se redresse, ouvre la bouche comme pour parler. Mais il sourit. Alors elle baisse la tête, se retourne et sort lentement. La porte reste ouverte derrière elle. Planté sur ses jambes écartées, Legrand sort de sa poche son horrible pipe et sa blague crasseuse. Il y plonge les doigts, rêveur, le sourire aux lèvres.

RIDEAU



Frank. Caroline.

Gertrude. Frank.

6 FRANK. — *Vous n'avez jamais été la maîtresse de personne... Et pourtant si un sale type comme moi vous le demandait gentiment...* (ACTE II.)

7 GERTRUDE. — *Si au moins cette histoire d'accident pouvait marcher !...* (ACTE II.)

8 ISABELLE. — *Mets les croissants dans ta poche, tu les mangeras en prison !...* (ACTE II.)

9 FRANK. — *Adieu, les Varescot !* (ACTE II.)

10 MARIA. — *... le moment précis où vous vous glissez près de moi et où vous éteignez la lumière...* (ACTE II.)

(Photographies Lipnitzki.)

Isabelle. Frank.

Legrand. Caroline. Frank. Maria. Frédéric.

Maria. Legrand.

TAPAGE NOCTURNE devant la critiqu

UNE pièce nouvelle à verser au dossier des dynastes. Depuis que M. Guizot l'a portée sur les fonts baptismaux, la haute bourgeoisie est la cible idéale des romanciers et des dramaturges.

Armé du tomahawk, Marc-Gilbert Sauvajon entre à son tour dans la danse. Mais il a le scalp joyeux.

Dans un précédent numéro j'avais narré par le menu le thème de *Tapage nocturne*. Chef de la puissante tribu des Varescot (les rois de la chaussure), grand-papa Cyprien tyrannise les siens. A quatre-vingt-trois ans il est resté d'une verdeur qui rend superflu le recours au Bogomoletz. Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge ! Pour avoir voulu serrer de trop près sa secrétaire, le galant octogénaire est proprement envoyé *ad patres* par la belle, qui ne s'est point laissé trousser la cotte.

Une telle fin risque de faire trembler sur ses bases tout l'édifice Varescot. Il faut à tout prix éviter le scandale. La famille se ligue et décide de faire endosser le crime par Frank, le dévoyé, la brebis galeuse du troupeau.

Ce stratagème échouera grâce à l'intervention du commissaire Legrand, paladin dressé contre les féodalités du brodequin et qui espère encore trouver chez ces spécialistes chaussure à son pied.

Après un départ un peu lent, ce drame gai — la définition est de l'auteur — file bon train et selon un plan qui témoigne de l'adresse bien connue de Marc-Gilbert Sauvajon.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

CORRIGEANT Eschyle par Feydeau, M. M.-G. Sauvajon nous sort des Atrides de vaudeville. Vêtus de noir, comme il se doit lorsqu'il s'agit d'ordonner un bel enterrement et qui nous font rire : car le deuil sied aux pitres, l'auteur a saisi ses personnages en pleine nuit, une de ces nuits qui portent conseil dans ces grandes familles qu'une haine vigilante rassemble sous un même toit, mais qui, d'instinct, savent faire front lorsqu'il s'agit de l'honneur et de l'argent, patrimoine indivisible et même indiscernable des dynasties bourgeoises à leur déclin.

Ce *Tapage nocturne* débute comme du Salacrou et finit sur de l'Anouilh : excellentes références. Le Sauvajon toutefois domine : un train d'abord alerte, des mots heureux, une fantaisie gentiment macabre ; puis cela se gâte et s'éparpille. Mais nous nous sommes d'abord dilaté la rate : saluons donc cette aubaine.

G. JOLY, dans *L'Aurore*.

DU comique autour d'un cadavre. Le public est friand de ces contrastes et l'auteur de *Tapage nocturne* partage l'opinion d'un auguste ancêtre que le grand secret est de plaire. Il ne se préoccupe d'aucune métaphysique ; ce n'est pas un mal. Il est gros psychologue et ses « caractères », taillés à la hache, ont la masse et le modelé rude d'idoles nègres. Mais son adresse, sa vigueur de mise en place, la promptitude de son dialogue, où les mots drôles abondent, et souvent comme des pavés, sont remarquables. Vraiment on ne s'ennuie pas un instant. On donne à ces macabres drôleries une adhésion presque corporelle. Un peu de tension, d'attente nerveuse ; des sursauts de rire qui soulagent vite. Il paraît que cette aventure est vraie. Mais nous savons, au moins depuis 1674, que le vrai n'est pas identique au vraisemblable. Quelques délicats, quelques malheureux souffrent de ce qu'ils ne peuvent croire... Ils ne rempliraient pas dix fois la salle. On les néglige.

ROBERT KEMP, dans *Le Monde*.

IL s'agit, pour employer une expression à la mode, d'une « comédie à propos d'un drame ». Le comique y prend nettement le pas sur le dramatique. Qui s'en plaindra, si ce comique est autant de situation que de mots et si la satire va aussi loin que les répliques aisément propulsées jusqu'au fond de la salle par l'auteur, infiniment plus spirituel dans ses personnages de théâtre que dans celui qu'il a parfois joué à l'égard de « la critique » ?

Que le premier acte de Marc-Gilbert Sauvajon fasse beaucoup penser à tel premier acte d'Armand Salacrou et en moins bien, c'est certain. Mais il serait suprêmement injuste de ne pas dire que ce « moins bien » est encore un « très bon ». Tout se passe comme si Sauvajon, las de passer pour un « amuseur » — il était le seul à prendre ce mot dans un sens péjoratif — avait voulu montrer ce dont il était capable, c'est-à-dire ce que nous savions et que nous avions seulement l'outrecuidance d'attendre.

GUY VERDOT,
dans *Franc-Tireur*.

MONSIEUR Yves Vincent est un prodigieux Frank. Sa puissance, sa simplicité dans les effets confèrent un relief remarquable à son personnage. Il est comme une cime abrupte, rebelle à l'escalade. M. Jean Wall compose à merveille le type de Legrand, homme sans façons, ingénieux et dont le caractère bourru dissimule une finesse paysanne. MM. Camille Corney et René Blancard sont ce qu'ils doivent être en Armand et en Frédéric Varescot. Mme Suzy Prim montre ses qualités habituelles dans le rôle de Maria, qui ne lui offre malheureusement que peu de nuances. Il est fâcheux aussi que Mlle Christiane Lenier ne soit pas mieux servie avec le personnage de Caroline, dont les interventions sont brèves. La petite Pierrette Simonet est fort naturelle. Mais les spectateurs pensent comme les gens de la famille. Ils déplorent qu'on l'ait tirée de son lit.

THIERRY MAULNIER,
dans *La Revue des Deux Mondes*.

LA *cote :* 8 sur 10.

PAUL GORDEAUX
dans *France-Soir*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur no 148.